

Directrice de la publication

Sol Aparicio

Responsable de la rédaction

Josée Mattei

Comité éditorial

Isabelle Boudin

Françoise Cuvier

Monique Fourdin

Marie-Thérèse Gournel

Laurence Mazza-Poutet

Miyuki Oishi

Martine Vienot

Michelle Weber-Pennec

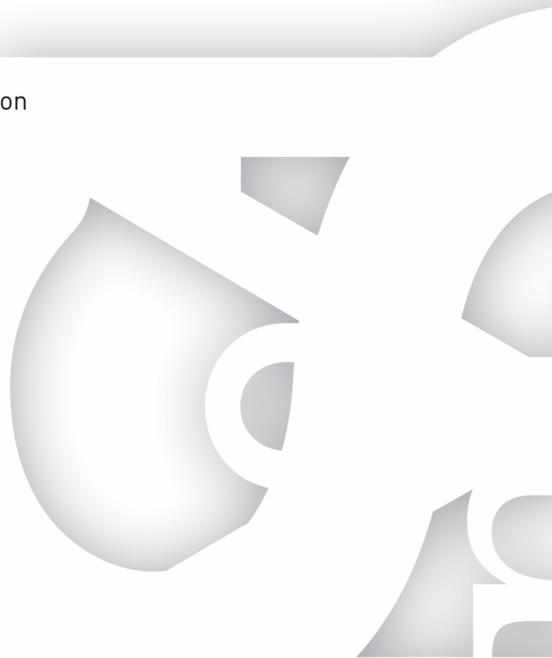
Agnès Wilhelm

Maquette

Jérôme Laffay

Correction et mise en pages

Isabelle Calas



sommaire du n° 60, avril 2011

Billet de la rédaction : En avril...	5
Michel Bousseyrroux : L'objet kleinien et la passe	7
Réseau institution et psychanalyse (RIP)	
1^{re} Journée d'étude et de travail	
« Y a-t-il du psychanalyste en institution ? »	
Jean-Pierre Drapier, Ouverture	33
Lina Velez, De l'institution et du discours analytique	37
Manuelle Krings, La supervision d'équipe de soins.	
« Quand au moins un dans l'équipe... »	47
Henri de Groote, Introduire un temps pour comprendre	
dans le cadre du système scolaire	51
Martine Fourré, Échec d'une transmission	57
Nicolas Zorbas, CAPA : le temps de construction	
d'un espace analytique ?	69
Intervenants du CAPAO, La cure en institution :	
que dire de l'expérience ?	75
Isabelle Cholloux, Murmures et hurlements	85
Chronique	
<i>Petits riens</i>	
Claude Léger	95

Erratum

La bande japonaise du *Mensuel* de décembre n° 56 n'était pas un ticket de caisse mais ce poème :

« Je demande à la Déesse de la Pagode d'argent
de bien vouloir me donner chance et bonheur
et m'assurer la sécurité chez moi. »

(Talisman du temple Jishozenji, Higshiyama, Kyoto.
Traduction : Masatoshi Oishi.)

Billet de la rédaction

En avril...

Ne te découvre pas d'un fil ! Le fil que tout clinicien tente de tenir, celui que nous cherchons à dégager, qui nous lie à la psychanalyse, à cette éthique qui nous soutient dans la place que nous tenons au sein des institutions où nous intervenons.

Un fil que nous tricotons, mais dont le maillage parfois bute sur ce rouleau compresseur à l'œuvre dans certains établissements, où le discours du maître prend les formes d'un projet sécuritaire, normatif et massifiant, délayé dans un *disque-court* calqué sur les concepts de l'entreprise et du management. À cet égard, il faut noter que depuis quelques années le signifiant « projet » est au cœur du discours capitaliste. Ève Chiapello et Gérard Boltanski montrent que le signifiant « hiérarchie », qui venait en tête des mots employés dans des ouvrages de management des années 1960, a complètement disparu des années 1990, pour être largement supplanté par celui de « projet ¹ ». Un signifiant auquel nous ne pouvons rester sourds, mais dont nous devons épinglez les semblants. Sous des apparences de bonne âme, il trouve sa légitimité en inscrivant son dessein au nom du bien de celui à qui il s'adresse, en brandissant une hypothétique adéquation entre les besoins des usagers et la réponse à y apporter. Les institutions de soins, sociales ou scolaires croulent sous les projets et les protocoles.

Face à la demande de l'institution qui doit montrer qu'elle reste productive et rentable, reste la souffrance qu'elle accueille. Comment poursuivre notre tricot, maille après maille, en se soutenant d'un discours psychanalytique ? Comment interroger l'institution afin qu'elle laisse toujours une place à la singularité du symptôme, cet indice d'une vérité énigmatique ? Est-ce en repérant ce réel, cet « expulsé du sens ² » qui, lui, reste impossible à dompter par tout projet ?

Nous le verrons dans ce *Mensuel* : du psychanalyste et l'institution, telle est la question. Ne sommes-nous pas face à une « antinomie » ? Plutôt

1. L. Boltanski et È. Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

2. J. Lacan, *R.S.I.*, inédit, leçon du 11 mars 1975.

que du psychanalyste, est-ce que l'on ne peut pas parler d'un discours psychanalytique qui « circule », ou qui « oriente » ? Ainsi, le clinicien orienté accepte d'« entendre la jouissance » qui envahit le sujet. Car c'est en se laissant enseigner par le sujet que la clinique des psychoses trouve à se construire, pour ceux que les effets du réel obligent à se tenir un temps en marge de la société.

Depuis 2009, le Réseau institution et psychanalyse offre à interroger notre pratique en institution. Ainsi, parce que la rencontre du psychanalyste et de l'institution ne se fait que sur un ratage, je vous laisse découvrir comment chacun tente de cerner ce qui est à l'œuvre.

Enfin, en ouverture de ce numéro, le lecteur pourra apprécier comment, à la veille des dernières élections présidentielles, notre collègue Michel Bousseynoux présentait « l'objet kleinien », qui n'est pas celui qu'il imagine et lui réserve bien des surprises !

M.-T. G.

Michel Bousseyroux

L'objet kleinien et la passe *

Nous sommes à l'avant-veille d'un choix capital – n'est-ce pas ? – qui va engager chacun dans son rapport au discours du maître. Ce soir, je vous parlerai d'un choix tout aussi capital, qui engage chacun dans son rapport au discours de l'analyste, à *ce qu'il produit*, choix qu'on ne saurait correctement poser tant qu'on ne dispose pas de l'outil qui permet de penser un certain nombre des problèmes cruciaux posés par ce qui, comme me le disait sur le divan pas plus tard que ce matin quelqu'une, tourbillonne dans une psychanalyse. Cet outil, c'est l'objet que je dis kleinien, l'usage analytique qu'en propose Lacan. C'est à cet usage que je voudrais vous familiariser un peu ce soir.

L'objet kleinien et la passe. C'est le titre. Il prête à l'équivoque, à dessein. Je qualifie de kleinien l'objet de la psychanalyse, l'objet qu'est pour l'analysant l'analyste, et en particulier la *coloration* qu'il prend sur la fin, pour autant que l'analyste persiste à causer son désir « plutôt maniaco-dépressivement », ainsi que s'exprime Lacan dans « L'étourdit ¹ ». Mais soyez tout de suite rassurés, ce n'est pas de l'objet interne ou externe de Melanie Klein que je veux vous entretenir ! Béatrice Guitard qui est ici le ferait beaucoup mieux que moi, d'en avoir eu l'usage. Non, c'est de l'objet qu'a inventé en 1882 le grand mathématicien allemand du programme d'Erlangen, Félix Klein, objet appelé *die kleinische Fläche*, et qui n'a que faire de l'interne et de l'externe. Car c'est un objet pour lequel dedans c'est dehors, ici c'est ailleurs et qui... se contient lui-même !

Son appellation de bouteille de Klein (*the Klein bottle*), qui s'est imposée, vient d'une erreur de traduction de l'allemand à l'anglais, par confusion entre le mot *Fläche*, surface, et le mot *Flasche*, bouteille.

* Séminaire d'École « Structure et hystoire » à Toulouse.

1. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 487.

On l'appelle aussi tore de Klein, ou encore tore non orientable. C'est donc un tore qui a perdu sa bilatéralité, pour lequel endroit et envers ne veulent plus rien dire.

Cet objet est la surface qui s'obtient en cousant bord à bord deux bandes de Möbius (ou bien deux mitres de cross-cap). On s'y déplace comme sur la surface du jeu vidéo de Pac-Man, le mangeur de fantômes. Quand Blinky, le fantôme rouge, sort par le haut (1), le revoilà qui rentre par le bas (1'), et quand Clyde, le fantôme orange, sort par la droite (2), le revoilà qui rentre par la gauche. Avec cette différence qu'alors il rentrera la tête en bas (2'). Et si, marchant ainsi sur la tête, il ressort par la droite (3), il re-entrera par la gauche, marchant de nouveau sur ses pieds (3'). Car le carré de l'écran, tel qu'en sont fléchés les bords ci-dessous dessinés, est une bouteille de Klein quand on identifie, recolle le bord gauche au bord droit après l'avoir tordu d'une demi-torsion et qu'on identifie, recolle, sans le tordre, celui du bas à celui du haut.

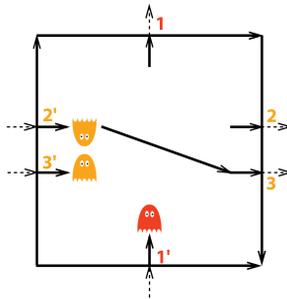


Fig. 1. La surface kleinienne au jeu vidéo de Pac-Man.

La dive bouteille et le slip de Möbius

La bouteille de Klein est une surface qui, dans notre espace à trois dimensions, s'autopénétre. Elle comporte un *cercle d'autopénétration* par lequel son goulot recourbé entre dans son propre ventre pour rejoindre le *cercle de rebroussement* (ou de réversion) situé au cul de ladite bouteille. Mais pour pouvoir la plonger en 3D, il faut enlever la pastille que découpe ce cercle d'autopénétration dans le corps qu'il traverse. Il faut donc la trouser. Ainsi trouée, si on en fabrique une en verre (on peut l'acheter sur Internet), on s'aperçoit alors que ce n'est

pas si facile que ça de la remplir, et encore moins de la vider *toute*. Pour y arriver, il faut sacrément la secouer ! Sans doute est-ce pourquoi Lacan l'identifie, à la fin de son compte rendu du *Séminaire XII*², à la dive bouteille de Rabelais. La dive bouteille, c'est quoi, c'est qui dans l'œuvre de Rabelais ? C'est le sujet supposé savoir. Que dis-je ? C'est le sujet supposé *ça-boire*, « qui tient toute vérité enclose », dont Panurge part consulter l'oracle dans le *Quart Livre* et dont Bacbuc n'obtiendra le fin mot – qui est *Trinque !* – qu'à la fin du *Cinquième Livre*. Et comme il se trouve qu'aujourd'hui c'est mon anniversaire, eh bien ! je leur porte un toast ! À la dive bouteille, donc ! À Felix Klein, à ce génie de la topologie, et au truculent curé de Meudon que fut notre immense François Rabelais, que j'adore !

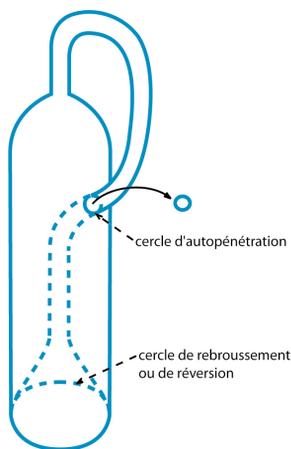


Fig. 2. La bouteille de Klein trouée.

Le *Dictionnaire des mathématiques* d'Alain Bouvier³ nous apprend que cette bouteille de Klein trouée équivaut à ce que les mathématiciens appellent un « slip de Möbius » (*Möbius shorts*) – Calvin Klein n'a pas encore sorti ce modèle ! C'est un carrefour de bandes avec demi-torsion (comme le tore troué en est un sans demi-torsion).

2. *Ibid.*, p. 202.

3. A. Bouvier, M. George et F. Le Lionnais, *Dictionnaire des mathématiques*, 7^e éd., Paris, PUF, 2005.

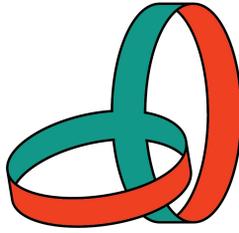


Fig. 3. Tore troué (carrefour de bandes sans demi-torsion).

Voici trois modèles de ce slip immettable, un jaune, un bleu et un violet, que j'ai taillés dans du papier et qui sont trois présentations du même objet topologique. Vous verrez par vous-même, à déplacer votre doigt sur sa surface, que vous pouvez accéder à son envers sans avoir eu à passer de bord.

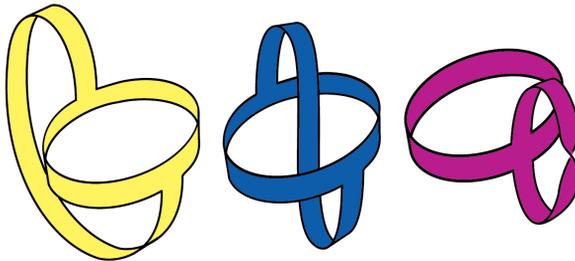


Fig. 4. Slips de Möbius (3 présentations).

Le corps par les Papous mis en bouteille

Claude Lévi-Strauss explique fort bien, dans *La Potière jalouse*⁴, comment les mythes mohave et cahuilla de Californie, ainsi que le mythe amazonien de Poronominaré, sont structurés en bouteille de Klein. C'est aussi le cas du mythe de Bitavabu chez les Elema de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Car chez les Papous, on pense le corps masculin comme une bouteille de Klein. Le pénis et la bouche sont reliés par une sorte de trompe, l'organe pénétrant devenant un organe engloutissant.

4. C. Lévi-Strauss, *La Potière jalouse*, Paris, Plon, coll. « Agora », 2005, p. 209-226.

C'est pourquoi à l'exposition *Qu'est-ce qu'un corps ?* présentée au musée du quai Branly l'on peut voir, à côté des magnifiques statuettes à trompe et à bec de la région du fleuve Sepik, au nord de la Papouasie, une bouteille de Klein en verre qui explique la topologie tubulaire de ces sculptures du bas-Sepik ⁵. Il faut lire, dans le magnifique catalogue édité par le musée Branly, le texte remarquable intitulé « La matrice masculine ». Ainsi les indigènes vivant dans les forêts du bassin du Sepik ont-ils dû, pour s'expliquer le rapport du masculin avec le féminin et du père avec la mère, s'inventer la topologie d'un corps androgyne *se contenant lui-même comme une bouteille de Klein, sans qu'on puisse trancher sur la question de savoir s'il s'auto-pénètre ou s'il s'auto-engloutit !*



Fig. 5. Statuettes à trompe et à bec du Sepik.

Certes, tant qu'on se la représente dans notre espace euclidien, on peut en dire ce que Lacan dit de l'œuf de la seconde topique : que c'est un *pudendum*. Ce qu'il faut, lit-on quai Branly, c'est la déployer dans quatre dimensions. Et la penser comme *une surface* (soit un objet à deux dimensions qui peut s'autotraverser dans l'espace 3D) *qui fait un nœud dans R^4* – dans un hyperespace de dimension 4 –, exactement de la même façon qu'une courbe (soit, un objet à une dimension qui peut s'intersecter en 2D, dans le plan) fait un nœud dans l'espace 3D.

5. S. Breton, M. Coquet, M. Houseman, J.-M. Schaeffer, A.-C. Taylor et E. Viveiros de Castro, *Qu'est-ce qu'un corps ?*, Paris, musée du quai Branly-Flammarion, 2006, p. 134-139.

Cube, hypercube et quatrième dimension

Une bande de Möbius est un ruban tordu qu'*a rendu non orientable sa demi-torsion dans l'espace 3D*. De la même façon, on peut dire que la bouteille de Klein – je dirai pour abrégé la BK – est *un tore qui se tord sur lui-même dans un hyperspace de dimension 4*.

On ne peut se déplacer physiquement dans la quatrième dimension. Mais on peut très bien la *visualiser*, comme le montre magnifiquement François Lo Jacomo dans *Visualiser la quatrième dimension* ⁶, où il étudie les propriétés géométriques d'objets mathématiques de dimension 4 comme l'hypergranatoèdre et l'hypericosaèdre. Voyons voir ce que signifie la visualiser. Autant je ne peux faire entrer, par compression, un cube dans un plan, autant je peux l'y projeter en perspective conique, comme vu d'en haut : je dessine un carré dans un carré en reliant leurs sommets. De même, on peut visualiser un hypercube de dimension 4 (appelé *tesseract*) dans R3. À la Pennsylvania State University, se trouve une sculpture en acier du mathématicien Adrian Ocneanu, réalisée en 2005, qui représente « l'ombre tridimensionnelle » d'un hypergranatoèdre. Ce solide de dimension 4 a 24 sommets, 96 arêtes et 96 faces triangulaires !

Quant au simple hypercube, son patron est fait de 8 cubes qui forment une croix et dont les faces se recollent par rotation autour de ses arêtes en dimension 4 pour former l'hypercube. Salvador Dali s'en est servi pour peindre en 1954 une crucifixion qu'il a intitulée *Corpus hypercubicus*. Cet hypercube a 32 arêtes constituant un polyèdre de Schlegel, auquel a dû penser l'architecte de l'Arche de la Défense. On peut, comme l'explique George Gamow dans *Un, deux, trois... l'infini* ⁷, assimiler ses 8 arêtes rouges, reliant les vertes du cube intérieur aux bleues du cube extérieur, à la quatrième dimension et les appeler les 8 « arêtes du temps », formant comme *l'ombre projetée du temps* dans notre espace.

6. F. Lo Jacomo, *Visualiser la quatrième dimension*, illustrations D. Muller, Vuibert, 2003.

7. G. Gamow, *Un, deux, trois... l'infini*, Paris, Dunod, 1956, p. 59.

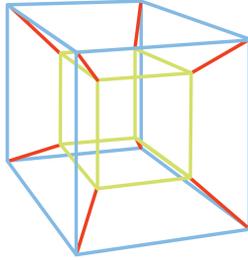


Fig. 6. Le polyèdre de Schlegel et ses 8 arêtes du temps (en rouge).

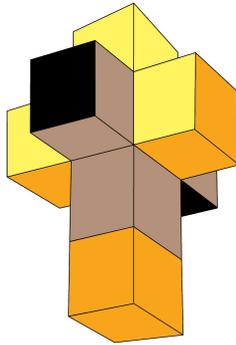


Fig. 7. L'hypercube du tableau Crucifixion de Dali.

Reste qu'il serait bien difficile de suivre les « arêtes-temps » de la bouteille de Klein, fût-elle transformée en ce que Jean-Pierre Petit appelle un Klein-cube. On se contentera donc de dire que sa dimension 4 est *le temps qu'il faut pour que sa surface fasse nœud* et que, la parcourant, l'on passe « dessus, dessous » là où, ou plutôt *là quand* c'est dans le mur cartésien de l'étendue qu'en E3 son cercle d'auto-pénétration nous fait entrer.

Topologie de la praxis et passe de la demande

Pour être comprise, la BK exige du temps, exige *le temps*. À la question « Qu'est-ce que la topologie ? », Lacan répondait, le 10 novembre

1978 à Sainte-Anne : « C'est le temps. C'est littéralement le temps. Je crois que c'est le temps, le temps qu'il faut pour la comprendre. »

Disons donc que la topologie de la bouteille de Klein, c'est le temps qu'il faut pour la comprendre, le temps qu'il faut pour comprendre que *son cul est partout et nulle part*, et qu'en toute rigueur il n'y a nulle part ce cercle de réversion du cul par où l'on entrerait dans la bouteille, parce que ce cercle, « il glisse partout », « comme sur un bas nylon qu'on retrousse ». « Pas de point de la surface de Klein, écrit Lacan le 9 juin 1971, qui ne soit partie topologique du rebroussement qui se figure du cercle seul propre à donner à cette bouteille le cul dont les autres bouteilles s'enorgueillissent indûment ⁸. »

Lacan insiste bien sur cette ubiquité du cercle de rebroussement/réversion comme essentielle à la compréhension de la structure de la bouteille de Klein comme ce qui donne support à « la forme privilégiée du sujet dans son lien de couture à soi-même ». Dans son lien donc à la pulsion. Sur les vingt-quatre leçons du *Séminaire XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, pas moins de onze y sont consacrées. Ce cercle de réversion est par Lacan désigné, dans la leçon du 20 janvier 1965, comme une « passe », comme la « passe » où la demande D s'engage. Et ce d'une façon telle que ses spires, quand elles ont franchi cette « passe », changent de sens, le sens dans lequel elles tournent du point de vue de la surface s'étant, au sortir de cette « passe », inversé sans qu'il y paraisse, la giration sur le dessin semblant au sortir du cercle pourtant la même. Il faudra que les spires de la demande fassent un *deuxième* tour de la bouteille de Klein pour que la demande puisse retrouver son sens giratoire initial. Il y a donc une « passe » au niveau du « cul » de la bouteille, qui tient aux demitorsions inverses des deux bandes de Möbius dont elle se compose et qui pourrait nous permettre de mieux comprendre ce qui se répète dans l'éternel retour de la demande intransitive, et en particulier de mieux comprendre comment la demande s'inverse dans la pulsion, quand de sa forme passive elle vire à l'active, pour, d'un second tour, se réfléchir.

8. J. Lacan, notes préparatoires à la séance de *D'un discours qui ne serait pas du semblant* du 9 juin 1971, dans le supplément au n° 8-9 de *L'Une-bévue*, printemps-été 1997, p. 9.

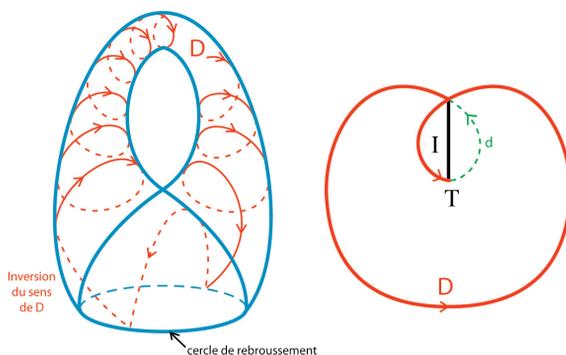


Fig. 8. La « passe » de la demande. La traversée du plan de l'identification.

On commence dès lors à apercevoir en quoi la bouteille de Klein concerne fortement ce qui se passe dans l'expérience d'une analyse. Et tout spécialement ce qui se passe en un certain point de cette expérience que Lacan ne va pas tarder à appeler, en octobre 1967, la passe, en tant qu'au cœur de celle-ci se trouvent posés trois problèmes que la bouteille de Klein permet de penser, de repenser dans ce qu'ils ont de cruciaux pour la résolution de la fin de cette expérience. Ces trois problèmes cruciaux que Lacan veut traiter par la bouteille de Klein, dans la foulée de la fin du *Séminaire XI* où il est question de « traverser le fantasme radical », sont celui de la nomination, celui de l'identification et celui du temps logique. C'est pourquoi Lacan parle, le 3 février 1965, de la bouteille de Klein comme de la « topologie essentielle à la praxis psychanalytique », essentielle en ceci qu'elle livre la clef, pour l'analyse, de la coupure entre le sujet et le champ de l'Autre du transfert en tant qu'il est lié au temps et à son maniement.

Nomination, identification et coupure

Premier problème crucial, la nomination. Le 6 janvier 1965, Lacan revient au fameux oubli de Freud, l'oubli du nom propre de l'auteur des fresques d'Orvieto, pour dire que ce qui est refoulé par Freud, ce n'est pas *Signor*, le signifiant italien du maître qu'est la mort, mais *Sig*, le début du prénom de Freud, et que c'est ce *Sig* qui tombe dans le trou kleinien du sujet supposé savoir. L'oubli de Freud

n'est plus déchiffré en 1965 comme en 1957 Lacan l'avait fait à partir de sa formule de la métaphore paternelle. L'oubli de Freud n'est plus lu comme une métaphore ratée, comme un trou métaphorique par rapport au bouchon du Nom-du-Père. Il est lu comme ce qui s'est perdu dans le trou kleinien de l'être du sujet, trou que la nomination comble. Ce *Sig* de Sigmund Freud qui est passé dans le trou, c'est « la vraie place de son identification », nous dit Lacan, par rapport à la fausse à laquelle Freud se cramponne, quand il se voit *regardé*, au bord du cercle kleinien de rebroussement de l'oubli, par la figure magistrale, toute de noir vêtue, qui tant avait impressionné Freud, de lui-même aux côtés de Fra Angelico que le maître de Cortona, Luca Signorelli, a peint à Orvieto, en bas et à gauche de ses *Scènes du temps de l'Antéchrist* dans la chapelle de San Brizio.

En 1965, Lacan a donc changé d'avis sur ce qui fait bouchon. Ce n'est plus tant le Nom-du-Père que *le nom propre* qui, d'après Lacan, fait bouchon, en tant qu'il prend, « au niveau du personnel de la langue », la « fonction volante » d'aller combler les trous. « Ce n'est pas en tant qu'individu que je m'appelle Jacques Lacan, dit-il, mais en tant que quelque chose qui peut manquer. » C'est dire que Lacan envisage d'ores et déjà le nom propre, la nomination comme une fonction de suppléance qui vient croiser la fonction de l'identification.

Deuxième problème crucial, l'identification et la fin de l'analyse. Car c'est cette inversion de sens du parcours de la demande D sur la surface de Klein (inversion par laquelle, par exemple, le fantasme d'être dévoré devient pulsion de dévorer) qui permet de mieux comprendre, de lire autrement, comme le fait Lacan dans la leçon du 13 janvier 1965, le schéma qu'il avait présenté six mois avant, à la fin du *Séminaire XI*⁹, du parcours de l'analyse comme ayant à franchir le plan I de l'identification pour qu'advienne le désir de l'analyste. Là, en 1965, Lacan parle de la « réversion » du fantasme qui résulte de cette « inversion » de la demande au niveau de la pulsion. Cette réversion du fantasme est la propriété spécifique de réversibilité qu'on retrouvera en 1973 au niveau du nœud bicolore du fantasme, en tant que sa couleur-sujet est strictement interchangeable avec sa couleur-objet.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 244.

Lacan montre aussi, le 3 février et le 3 mars 1965, que la coupe à double tour, dont il parlait à la fin du *Séminaire XI* comme de la coupe nécessaire au franchissement du plan de l'identification, peut se faire sur la bouteille de Klein de deux façons. L'une a pour résultat ce que produit la coupe à double tour du cross-cap, par laquelle Lacan explique l'issue de l'analyse dans le *Séminaire XI* : elle sépare la bouteille de Klein en une bande de Möbius plus un résidu bilatère, l'objet *a*. L'autre coupe, aussi à double tour, sépare la bouteille de Klein en deux bandes de Möbius inverses l'une de l'autre, en miroir, l'une de torsion droite et l'autre de torsion gauche. Leur couture bord à bord était celle constitutive du sujet supposé savoir.

Cette coupure diffère, par son résultat, de celle qui opère sur le fantasme. Elle sépare le sujet non pas de l'objet, mais du *savoir*. Elle taille un costard au sujet supposé savoir. C'est donc bien de la topologie de destitution subjective qu'il s'agit avec cette coupure de la bouteille de Klein. Les deux bandes de Möbius qui en résultent sont le support-surface d'une *Entzweiung* radicale qui porte aussi bien sur le sujet que sur le savoir dans leur rapport au sexe. Lacan emploie ce terme allemand qui signifie division, scission, désunion.

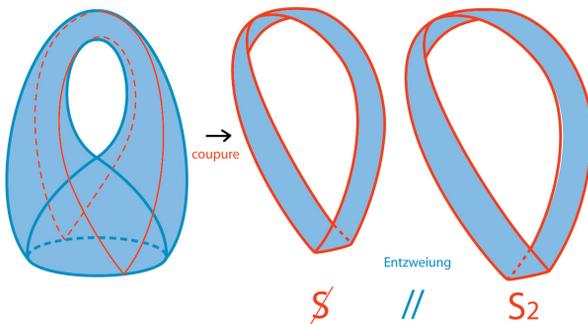


Fig. 9. La coupure qui sépare l'être-de-vérité de l'être-de-savoir.

Ce sont « les deux bords de l'être du sujet » que cette coupure sépare, qui « se diversifient de la divergence entre vérité et savoir », ainsi que Lacan s'exprime dans le compte rendu du *Séminaire XII*¹⁰, parlant de « l'être-de-vérité » du symptôme et de ce qui de « l'être-de-savoir » du psychanalyste en constitue le complément.

10. J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 201.

La couleur du tailleur retailé

Lacan définit (le 3 février 1965) l'analyste comme *sartor resartus*, le tailleur retailé, se référant au livre de Thomas Carlyle, le facétieux dénonciateur des semblants de l'époque victorienne qui a écrit en 1833 *Sartor Resartus*, un livre sur la philosophie du vêtement ¹¹. L'analyste, pour Lacan, c'est le *sartor resartus*. Il est un tailleur retailé. Mais il ne suffit pas qu'il fasse la bonne coupure, qu'il taille « le vêtement derrière lequel il n'y a que, peut-être, rien » – puisque c'est l'habillage du fantasme qui masque le vide de La femme (cf. le très beau conte de Jean-Côme Noguès, *Le Prince de Venise* ¹²). Encore faut-il, une fois la coupure faite, dit Lacan, « le retourner d'une autre façon », ce vêtement. Le retourner d'une autre façon pour s'identifier d'une autre façon. Retourner d'une autre façon ce *sous-vêtement de l'être* qu'est pour chacun son symptôme, ce pourrait bien être ça l'identification au symptôme !

J'en arrive au troisième problème crucial que la bouteille de Klein permet de repenser, en tant qu'elle spatialise le rapport temporel du sujet à l'Autre. Il s'agit du sophisme du temps logique. La bouteille de Klein est la surface sur laquelle *s'embouteille* le temps pour comprendre, qui comporte, on le sait, pour les trois prisonniers A, B et C, deux motions suspensives d'arrêt-redépart, lesquelles sont nécessaires au saut du moment de conclure. Dans la leçon du 13 janvier 1965, Lacan applique l'inversion de sens qui se produit au niveau du cercle de rebroussement au tour de raisonnement du prisonnier A. Lorsque A, voyant que B et C, *sur la couleur desquels il raisonne*, n'ont pas bougé, inverse son hypothèse de départ où il se pensait vu noir par B et C, se disant alors qu'il ne peut être noir, il s'est retardé d'un tour de raisonnement sur B et C, qui n'ont pas eu à faire son hypothèse, l'ayant *tout de suite* vu non noir, et doit donc *se hâter* de se dire blanc. C'est donc la structure topologique de la bouteille de Klein, en tant qu'elle *ne peut être vue d'un seul coup* et que le sens des tours de son parcours s'y inverse, qui permet d'objectiver comme dû à cette inversion le *tout petit temps de retard* qu'*aurait* A *si jamais* il était bien noir et qui précipite son identification à un blanc, de peur de ne plus savoir s'il n'est pas l'inverse. La bouteille de Klein, comme support-

11. T. Carlyle, *Sartor sartorus*, La Philosophie du vêtement, Aubier, 1992.

12. J.-C. Noguès, *Le Prince de Venise*, illustrations A. Romby, Toulouse, Milan, 2003.

surface du *pari de A sur le temps qui reste*, crée un petit retard de la *demande à voir*, retard dans lequel se glisse l'objet *a*, l'objet hâté, par lequel *A se dépasse lui-même*, comme prisonnier de son raisonnement ! Je dirai donc que, comme le prisonnier du temps logique, la bouteille de Klein a la *couleur du temps*, du temps qu'il faut pour la comprendre.

Le problème du temps logique, *c'est que le sujet ne peut pas voir sa couleur*, parce qu'il l'a dans le dos. De même, dirai-je, il y a une couleur de la praxis analytique qu'on ne peut pas voir, parce que sur le divan *on l'a dans le dos*. C'est la couleur, si je puis dire, de l'analyste, en tant qu'il *temps-père*, comme sinthome. C'est la couleur de la quatrième dimension où la praxis se noue.

Mais l'analyste, comme tailleur retailé, *c'est dans l'espace ordinaire qu'il opère*. Et dans l'espace ordinaire où plonge la praxis, où est plongée la BK, la couleur fait apparaître ce que Lacan dans les *Écrits*¹³ appelle, parlant de l'objet *a*, « la doublure du sujet », et que les topologues nomment le revêtement à deux feuillet de la BK. J'en ai déjà parlé comme de ce par quoi passe le retournement non trivial du tore. Jean-Pierre Petit l'explique très bien : si je peins une bouteille de Klein sur son unique face puis que j'enlève la bouteille en conservant la peinture, j'obtiens une surface fermée avec deux faces, qui est la doublure de la bouteille de Klein et qui est une immersion de tore. Dans notre clinique, cela veut dire que *l'identification primaire au père passe par ça*, par ce *retournement de ce qui fait la doublure de notre être*. C'est cette doublure de la BK, par laquelle l'objet *a* est cousu aux habits du sujet, qu'il s'agit dans l'analyse de découdre. Car elle est comme sa seconde peau. Elle est ce qui lui donne, dans sa relation à l'Autre, *de la couleur*. Elle est sa couleur *locale*. Elle annonce l'objet *a*. Car, dans la fin de partie, il s'agit bien de ça. *D'annoncer la couleur*. D'annoncer la couleur de l'*a-tout* dont le sujet jouit.

La couleur de la jouissance de l'Autre barré

La couleur, ça n'est pas qu'une affaire de vision. La couleur, ça touche au regard, à l'objet-regard. Matisse parle de la couleur comme d'une « sensation rétinienne qui détruit la tranquillité de la surface et du contour ». « Les tableaux, écrit-il dans *Le Minotaure* en 1926, qui sont des raffinements, des dégradations subtiles, des fondus sans

13. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 818.

énergies, appellent des *beaux bleus*, des *beaux rouges*, des *beaux jaunes*, des matières qui remuent le *fond sensuel des hommes*. » Les premiers à l'avoir remué, ce fond sensuel de la couleur, bien avant Turner, bien avant Van Gogh, bien avant Cézanne, bien avant Matisse, bien avant Rothko, ce sont Giotto et Bellini.

Giovanni Bellini, le fondateur de la Renaissance vénitienne, a traversé, à la différence de Vinci, le fantasme de la séduction maternelle précoce, séduction énigmatique qu'il a distanciée et dont il s'est *séparé en acte* à travers ses multiples madones (comme dans celle de Sao Paulo, au regard en biais et dont le bébé semble vouloir lui tordre le cou), qui sont autant de présentations de l'irreprésentable de la jouissance de l'Autre barré. Car la Madone, c'est la Différente, celle qu'aucun organe masculin n'a pénétrée, n'a effractée et qui pourtant a accouché du Divin Enfant. Comme le formule si bien Philippe Sollers dans *Le trou de la Vierge*, une vidéo réalisée en 1982 par Jean-Paul Fargier et qui inspira Godard pour son *Je vous salue Marie*, la Vierge Marie, c'est l'hypothèse d'un Autre *troué du dedans*, d'une grande Autre dont le trouage *viendrait de l'intérieur*. C'est de ce trou intérieur, inviolable, de l'Autre barrée à jamais en sa jouissance immaculée, que Bellini est, à travers ses madones énigmatiques, le peintre par excellence. C'est de cette jouissance infigurable, hors figure, que Bellini nous fait approcher par sa façon propre de « spatialiser la couleur », de « faire de la lumière colorée un espace courbe et ouvert ». Telle est la thèse que développe Julia Kristeva, dans un des magnifiques textes qu'elle consacre aux « Frontières du refoulement » dans son livre *Polylogue*¹⁴, dont Lacan fait un éloge appuyé à la dernière leçon de *L'Une-bévue*.

La couleur devient chez Bellini l'agent central d'une « mise en volume » qui prime sur la figuration. La jouissance est *là*, dans ces plis de draperies colorées, dans cette « architecture faite de couleur seulement ». Elle est partout, écrit Kristeva, où le volume architecturé des couleurs s'extrait du thème, comme on le voit dans *L'extase de saint François*, qui est à la Frick Collection de New York et où le saint vacillant est « adossé, comme dans un tableau taoïste, à un vert extatique ». Puis il y a cette incroyable *Jeune femme à sa toilette*, qui est au Kunsthistorisches Museum de Vienne, que Bellini a peinte à

14. J. Kristeva, *Polylogue*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1977, p. 409-435.

90 ans, en 1515, un an avant de mourir, et qui, écrit Kristeva, fait entrer Bellini dans le sex-shop de son époque ! Ce qui capte le regard, c'est, bien plus que l'irisation de la chair nue, cette lumière bellinienne qui vient de la couleur elle-même, créatrice d'un espace qu'ouvrent encore plus les deux miroirs dans lesquels la Nue, prisonnière comme le vieux Bellini de la fuite du temps, se regarde ce qui ne peut se voir dans un seul miroir, la nuque.



Fig. 10. G. Bellini, Jeune femme à sa toilette, 1515.

On trouve aussi dans *Polylogue* un très beau texte sur « La joie de Giotto ¹⁵ ». Avant Giotto, dans toute la peinture, les couleurs étaient pâles. Puis il y eut 1304 ! En 1304, apparaît le bleu de Padoue, qui saute littéralement aux yeux de qui entre dans la pénombre de la capella degli Scrovegni. Pour voir un phare bleu, dit le professeur d'optique André Broca, il ne faut pas le regarder. Comme si la perception du bleu, due à la périphérie de la rétine, exigeait la non-identification de l'objet. Ainsi l'irruption massive du bleu décentre-t-elle notre rapport à la représentation, donnant aux figures des scènes un volume sculptural et une profondeur tels que, écrit Kristeva, « la couleur semble les avoir arrachées à la surface du mur » !

IKB : le sinthome kleinien

Cela m'amène au troisième objet kleinien dont j'ai l'intention de vous parler. Celui qui nous vient ni de Melanie ni de Félix, non

15. *Ibid.*, p. 383-408.

plus que de Calvin, mais de celui pour qui « le bleu est l'invisible devenant visible ». Il se disait « propriétaire du ciel bleu ». Il s'agit d'Yves Klein ¹⁶, à qui je porte aussi, ainsi qu'à vous tous ici présents sans qui ce séminaire n'aurait pas lieu d'être, un toast immatériel *on the rocks* d'un *drink* couleur de vide !

Comme Monory et son bleu Rembrandt, Yves Klein a inventé son bleu, son bleu outremer à lui, mis au point par lui, et dont il déposera la formule chimique en 1960 à l'Institut national de la propriété industrielle ! Il l'a nommé de trois lettres, IKB (*International Klein Blue*). IKB, c'est l'objet kleinien. C'est l'objet dont Klein fait, à proprement parler, sa doublure. Ces trois lettres, c'est le réel sinthomatique qu'Yves Klein s'est inventé. En 1956, appelant ses monochromes « Propositions » au lieu de tableaux, il décide de s'auto-nommer Yves le Monochrome et choisit sa devise : « J'épouse la cause de la pure couleur, envahie par ruse, occupée et opprimée lâchement par la ligne. » « Je suis contre la ligne, déclare-t-il, et toutes ses conséquences : contours, formes, composition. Tous les tableaux, quels qu'ils soient, figuratifs ou abstraits me font l'effet d'être des fenêtres de prison dont les lignes, précisément, seraient les barreaux. Au loin dans la couleur, dans la dominante, la liberté ! »

Yves Klein commence alors par « monochromiser ». Il expose d'abord, en 1955 au club des Solitaires, des monochromes verts, rouges, de diverses couleurs, mais s'aperçoit que le public y voit une polychromie décorative. C'est alors qu'il décide d'entrer dans le bleu, comme couleur de « l'indéfinissable ». Il expose à Milan onze monochromes bleus, tous pareils, détachés des cimaises, sans cadre et qui semblent aller au-devant du spectateur. En 1958, il se lance dans la création, pour l'opéra en construction de Gelsenkirchen, d'immenses monochromes en bleu IKB de 7 mètres sur 20, avec aussi d'extraordinaires *Reliefs-éponges* qui semblent avoir bu comme des trous le bleu IKB !

L'immatérialisation de l'être du sujet

Le plus intéressant est que Klein n'en est pas resté là, à cette identification symptomatique à Yves le Bleu ! Il a cherché à *immatérialiser*

16. D. Riout, *Yves Klein, L'Aventure monochrome*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 2006.

le bleu. Il a cherché à faire ce que dit Jean-Pierre Petit, à enlever la peinture, le bleu de la bouteille qui structure son rapport, sa conjonction à l'Autre. Ou plutôt, il a cherché à enlever le revêtement bleu à deux feuillets, c'est-à-dire la doublure dans laquelle il était entré et dont, comme le génie bleu enfermé dans la lampe d'Aladin, il s'était fait le prisonnier. Klein a cherché à montrer la bouteille immatérielle dont est fait l'être du sujet. Ce qui aboutit, le jour de son trentième anniversaire, à « L'exposition du Vide ».

Le 28 avril 1958, Klein organise une exposition à la galerie Isis Clert, rue des Beaux-Arts à Paris. Il décide que le bleu tangible, visible, sera dehors, et que dedans, ce sera l'immatérialisation du bleu. Dehors, la *doubl(e)ure*, dedans, dans la galerie, l'immatérialité de l'être du sujet. Les invités reçoivent un bristol imprimé en bleu (en relief pour que les aveugles puissent le lire !), dans une enveloppe avec un mini-monochrome bleu en guise de timbre. La vitrine et les carreaux de la galerie sont peints en bleu. De l'extérieur donc on ne voit que du bleu. Dans la cour, un cocktail au curaçao bleu est servi. Deux gardes républicains en grande tenue sont en faction à l'entrée, sous un dais bleu. Klein demande à la préfecture l'autorisation d'illuminer l'obélisque de la Concorde en bleu, mais au dernier moment elle l'annulera. À l'intérieur de la galerie tout est repeint par Klein au rouleau ripolin en « non-couleur », en blanc lithopone, rien n'est exposé. La blancheur était censée créer « le climat pictural de la sensibilité du bleu immatériel ». Klein voulait par là faire de la galerie son atelier, son espace de travail et de création. La galerie, l'espace d'exposition était *projeté au-dehors*. La galerie était devenue le lieu extime de l'artiste.

L'effet fut saisissant. Trois mille personnes dans la rue. Un visiteur lui lança : « Je reviendrai quand ce vide sera plein... » Klein lui rétorqua : « Lorsqu'il sera plein, vous ne pourrez plus entrer. » Klein a vendu, très cher, deux tableaux immatériels à ce vernissage hystorique. À la fin de cette soirée inoubliable, il déclara : « L'indéfinissable de Delacroix, ce n'est pas de peindre les murs en bleu mais de spécialiser l'atmosphère naturelle. » L'atmosphère, ce soir-là, avait une gueule de dive bouteille !

Que fait Klein, ce 28 avril 1958 ? *Il fout le bleu dehors*, littéralement ! Il convoque le public à une exposition dont l'affiche annonce simplement « Yves le Monochrome, du 28 avril au 5 mai » et à qui

demande à voir son bleu il répond : « Regarde ! C'est blanc ! » Klein opère ce que Lacan appelle, dans *L'Une-bévue* du 10 mai 1977, « un coup de sens ». *Le bleu est Yves Klein mais Yves Klein n'est pas bleu*. Yves le Monochrome fait s'abolir le sens de sa couleur *pour qu'on entre dans son réel*. De ce morbleu de bleu, il fait un « sens blanc ».

Des coups de sens, Yves Klein en a fait plein durant la séance courte qu'aura été sa vie, puisqu'il meurt le 6 juin 1962 d'une crise cardiaque. Car il ne s'est pas contenté d'immatérialiser le bleu. Il a conçu le projet, avec Werner Ruhnau, l'architecte de l'opéra de Gelsenkirchen, d'une « architecture de l'air » qui climatiserait l'espace avec des souffleries géantes pulsant de l'air qui empêcherait les intempéries de toucher le sol !

Puis, un mois après son exposition du Vide, il réintroduit la chair dans sa création : un modèle nu enduit de bleu rampe sur la surface posée à même le sol jusqu'à ce que la toile soit entièrement recouverte. Il réalise alors des *Anthropométries* et des *Suaires*, des empreintes de corps avec des filles servant de pinceaux vivants.

Le 27 novembre 1960, il fait distribuer dans les kiosques parisiens *Le Journal d'un seul jour*, avec, à la une, une photographie titrée « Un homme dans l'espace ! », où l'on voit Klein se jetant dans le vide, tel un ange qui prend son envol, avec un cycliste qui passe dans la rue en dessous !

En 1961, au musée de Krefeld, il installe un mur de feu, un spectacle de cinquante brûleurs à la nuit tombante. Au centre d'essai de Gaz de France, il se sert d'un puissant lance-flamme comme d'un pinceau, aidé de son ami Alex Kosta en pompier qui asperge d'eau la toile. Klein veut *trouer l'espace* de sculptures de feu.

Et surtout il y a la conférence que Klein fit à la Sorbonne le 3 juin 1959 sur « L'évolution de l'art vers l'immatériel » (rééditée avec un CD par les éditions Dilecta¹⁷). Il y fit entendre un extrait de sa symphonie monoton, suivi du cri d'Antonin Artaud. Il voulait obtenir des « cris bleus », qui rappelleraient les cris poussés par les marins dans la brume. Comme si c'était l'espace du silence bleu qu'enclôt la bouteille de Klein que le cri traversait. Ou mieux encore, comme si le cri, ainsi que le dit Lacan du *Cri* de Munch, faisait le gouffre où le silence se rue.

17. Y. Klein, *Vers l'immatériel, Towards the Immaterial*, Dilecta, 2006, p. 49-77.

Topologie du sens blanc : le tour de force du poète et celui de la structure

On peut donc dire d'Yves Klein qu'il a réussi ce que Lacan appelle, le 15 mars 1977 dans *L'Une-bévue*, « le tour de force du poète », qui est de « faire qu'un sens soit absent » et de le réduire à un « sens blanc », au réel d'un sens en blanc. Ce qui m'amène à la grande innovation du *Séminaire XXIV*, qui renouève, bouleverse, révolutionne la façon de penser l'interprétation dans l'analyse, l'effet qu'on peut en attendre.

Ce que cherchait alors Lacan pour l'interprétation, c'était autre chose que des effets de sens, « lesquels se bouchent tout de suite, sont en impasse ». Il le cherchait dans la poésie, du moins dans ce qu'il isole de l'effet de sens dont joue la métaphore et qu'il appelle, le 10 mai 1977, « effet de trou ». Le tour de force du poète consiste en cet effet de trou qui, quand il arrive qu'il se produise, et c'est rare, « réveille au réel ».

Lacan figure la topologie de ce tour de force au moyen d'un tore et de son complémentaire, un rouge et un vert, troués. En élargissant ce trou, ces tores sont réductibles à deux carrefours de bandes, comme les nomme Jean-Michel Vappereau, formés chacun de deux bagues qu'on peut faire s'emboîter, l'une des vertes dans l'une des rouges et l'autre rouge dans l'autre verte. Lacan définit la parole pleine comme pleine de sens double et la fait correspondre à l'emboîtement complet des bagues, la parole vide correspondant au déboîtement des quatre. Le tour de force du poète est de n'en déboîter que deux, par exemple de faire sortir la verte de la rouge dans laquelle elle était emboîtée.

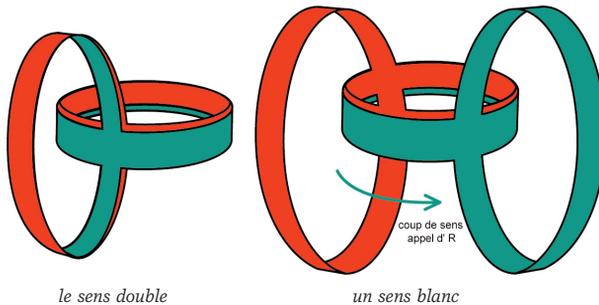


Fig. 11. Topologie du tour de force du poète.

Ce simple déboîtement *crée comme un trou d'air dans le sens. Ça lui donne de l'air, ça le libère de son double.* Tel est le tour de force, pour Lacan, de l'écriture poétique quand elle fait, comme quand Dante chante Béatrice, que le sens vient à manquer de sa moitié chérie.

Je me suis demandé ce qu'il en serait avec deux carrefours de bandes, non plus *sans* mais *avec demi-torsion*, qui correspondent à l'enlacement de deux tores de Klein troués. Qu'observe-t-on alors ? Là, on voit que seule leur partie cylindrique peut s'emboîter et glisser l'une dans l'autre, leur partie présentant une demi-torsion ne pouvant plus s'emboîter. C'est dire que le jeu que permet la demi-torsion de chaque tore de Klein troué s'oppose à ce que le sens puisse être plein de lui-même. Pas de place ici pour la parole pleine ! *Le tore de Klein exclut, de par sa structure, la parole pleine de sens* et donc engage, force au coup de sens qui, comme le coup de dés de Mallarmé, jamais n'abolira le hasard d'une rencontre avec le réel. Là, remarquez bien qu'on vire du *tour de force du poète* au *tour auquel force la structure*. Là, c'est la structure kleinienne qui force à ce qu'un sens soit absent. C'est elle qui, par sa demitorsion, force ici le tour. C'est pourquoi Rabelais a pu la dire *dive*, cette bouteille dont il laisse le sens en blanc dans son *Quart Livre*.

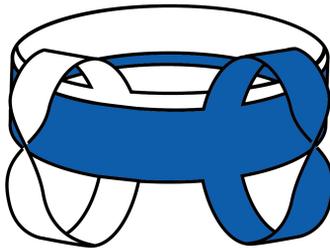


Fig. 12. *Quand c'est la structure qui force au sens blanc.*

À la fin de *L'Une-bévue*, Lacan parle de nouveau de cet écueil du sens et du plein qui fait l'analyse « s'engloutir dans la parenté la plus plate ». Il soupire de n'être pas « pouâteassez », de ne pas s'apparenter assez à un « pouâte ». Ne peut-on se désapparenter du sens double où nous ramène la métaphore ? Le mythe individuel du névrosé ne gagnerait-il pas à être, comme l'a fait Lévi-Strauss pour

les mythes des Amériques et comme le font dans leur art les Papous du Sepik, « mis en bouteille de Klein » ? Sûr que ça aiderait le névrosé à sortir de sa religion du sens. À coup sûr, l'effet de trou que produit cette *mi-dive* bouteille l'aiderait à mettre le sens en blanc, comme l'a fait *en acte* Yves Klein à son exposition de 1958. *Dés-apparenté*, on peut dire qu'Yves Klein a tout fait pour le devenir, par son entreprise de dépassement de l'art, lui dont justement le père était peintre figuratif et la mère peintre abstrait.

Trouver un signifiant nouveau, qui aurait un « effet de réel », est l'espoir que Lacan caressait à la fin de ce *Séminaire XXIV*, le 10 mai 1977. En fait de signifiant nouveau, il venait tout juste d'en trouver un. C'était ce mot qu'il avait forgé en déformant le mot poète en poâte, qu'il prononça, comme le restitue la version de l'ALI, pouâte, après avoir dit qu'il n'était « paspouâteassez ». Pourquoi cette accentuation du « po » en « pou » ? Il me plaît d'y entendre ce petit nom affectueux par lequel ma fille m'appelle souvent, comme bien des filles appellent leur papa : *papou*. Ce que Lacan invente en prononçant « papouâte », c'est donc un signifiant nouveau qui lie le père au temps, qui lie le *papou* à la fonction de la hâte !

Signé « Là quand »

Lacan a écrit un texte qui me semble pouvoir être mis en rapport avec cette fin du *Séminaire XXIV*, texte qu'il n'a finalement pas lu mais qui fait partie des cent dix-sept textes manuscrits qu'il a remis un jour à Jean-Michel Vappereau et qui ont été publiés en facsimilé dans le catalogue d'Artcurial¹⁸ paru à l'occasion de leur vente aux enchères le 30 juin 2006. Ce texte est écrit à l'encre violette, avec des passages raturés puis corrigés à l'encre noire et avec en haut de page ajouté « À lire après ». Il n'y a pas de date, mais on peut le situer comme ayant été écrit entre 1976 et 1977. Cet écrit destiné à être lu, que Lacan a donc relu et corrigé, est, vous allez le voir, d'une importance exceptionnelle. Je vous le lis *in extenso* :

« Comme je suis "né" poème et papouète, je dirai que le plus court étant le meilleur, il se dit : "Être où ?" Ce qui s'écrit de plus d'une façon, à l'occasion : étrou. Le refuser pour que l'étrou vaille..., tient le coup quoiqu'en suspens.

18. J. Lacan, *Œuvres graphiques et manuscrits*, avant-propos de R. Dumas, introduction de J. Roubaud, « La D.I. » de J.-M. Vappereau, Artcurial, 2006, p. 48.

C'est un poème signé : Là-quand..., parce que ça a l'air d'y répondre, naturel ment.

J'aurais avancé ça, si la passe, je m'y étais risqué. Mais je suis trop vieil analyste pour que ça serve. Y ajouter "à quiconque" serait déplacé.

J'ai appris dans ce métier l'urgence de servir non pas *aux*, mais *les* autres, – ne serait-ce que pour leur montrer que je ne suis pas le seul à *leur* servir.

C'est la plus bête salade que je connaisse. Bête au fond que j'ai des auditeurs, parce qu'à ce poème ils se bercent, vraisemblablement.

Cela m'angoisse. Comme tout le monde, quand le réel ment assez pour être senti mental. Phobie dans ce cas on le sait : moi "allergique" à mon auditoire. »

Cet écrit retient notre attention par la concision extrême avec laquelle Lacan parle de sa passe, de la forme de *Witz*, de trait d'esprit qu'il lui aurait donnée s'il s'y était risqué. On peut rapprocher ce texte de ce qu'écrit aussi Lacan dans sa « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ¹⁹ » datée du 17 mai 1976 : « Je ne suis pas un poète, mais un poème. Et qui s'écrit, malgré qu'il ait l'air d'être sujet. » Mais pourquoi Lacan se dit-il « né » poème ? Cela ne peut vouloir dire que ceci : qu'il est né poème de par son nom propre, de par le nom de famille qu'en naissant il a reçu de son père. Parce que ce nom est un poème. Un poème de « papouète », un poème de *pas poète papou de Papouasie*, qui le dés-apparente du *pater* de la nomination familiale. Lacan est un poème, encore plus court qu'un haïku, qui *se dit* « Être où ? », qui *s'écrit* « étrou » et qui est *signé* « Là quand ». Lacan fait jouer l'homophonie entre « être où ? » et « est trou », qu'il écrit en contracté *étrou*, comme si le trou absorbait la copule e-s-t : Lacan *étrou*. *Le prédicat s'oublie dans le trou que fait la nomination*. Lacan est un poème qui *s'écrit étrou* et qu'il signe sur la bouteille de Klein, en tant qu'elle est la surface à rendre compte du trou si avide d'engloutir, comme l'ont fort bien perçu les Papous du Sepik, l'être phallique du sujet et qui est le trou que le nom propre bouche comme il peut.

Le nom propre, comme tel, est un poème, et ce poème, comme tel, comme effet de trou, *s'écrit étrou*. Et s'il est si court, ce poème, c'est qu'*étrou-hâte* est la porte de la nomination ! La passe de Lacan, qu'il a, comme la mer, toujours recommencée, aura été d'avoir fait entrer le Nom-du-Père que son nom propre supporte dans les communs

19. J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 572.

du langage, de l'avoir fait entrer dans ces deux *déterminants de l'être et du temps* qui s'y font entendre : *là quand*.

On se retrouve là dans le droit fil de ce que Lacan avançait déjà dans le séminaire *Le Sinthome* ²⁰ du 10 février 1976, quand il disait que Joyce a beau chercher à valoriser aux dépens du père le nom qui lui est propre, ça n'aboutit jamais qu'à une chose, « c'est à faire rentrer le nom propre dans ce qu'il en est du nom commun », et terminait en disant : « Puisque j'en suis arrivé là à cette heure, vous devez en avoir votre claque, et même votre *jaclaque*, puisqu'aussi bien j'y ajouterai le *han* qui sera l'expression du soulagement que j'éprouve à avoir parcouru aujourd'hui ce chemin. Je réduis ainsi mon nom propre au nom le plus commun. » On peut noter que cette réduction de son nom propre, Lacan l'opère dans son énonciation même, de façon à ce qu'elle satisfasse, au sens de la performativité chez Austin, à l'acte de conclure cette séance de séminaire où il se questionne sur l'usage qu'en a fait Joyce.

En faisant entrer son nom propre dans ce qu'il y a de plus commun – et quoi de plus commun qu'une simple fonction adverbiale ? – Lacan s'est *pouâtivement* réduit à n'être plus qu'une « fonction volante » naviguant, dans la brume épaisse du réel de l'expérience, ohé ! ohé ! entre la topologie et le temps. Et donc entre structure et hystoire.

20 avril 2007.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 89.

Réseau institution et psychanalyse (RIP)

1^{re} Journée d'étude et de travail
« Y a-t-il du psychanalyste en institution ? »

9 octobre 2010

Jean-Pierre Drapier

Ouverture

Le Réseau institution et psychanalyse-Champ lacanien est né il y a un peu plus d'un an de la volonté du conseil d'orientation de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, partant du constat que si les travailleurs orientés par la psychanalyse étaient nombreux, bien peu de choses se disaient ou en tout cas s'écrivaient sur la spécificité de la psychanalyse en institution.

Le réseau rapidement créé dans ce qu'il faut bien appeler un certain enthousiasme – ce que l'on peut interpréter comme un « enfin » de satisfaction – a dégagé deux axes de travail que nous mettons à l'épreuve dans cette première journée d'études :

1. Problématiser la place de la psychanalyse en institution ;
2. Affiner les conditions de son ex-sistence dans la vie institutionnelle.

Je développerai ces deux questions un peu plus tard. Ce que je voudrais d'abord souligner, c'est d'une part l'urgence de cette réflexion et d'autre part la nécessité de la mener calmement, en lui donnant les bases théoriques et cliniques les plus fines.

L'urgence ? Quand nous écrivions : « La chasse est ouverte » en parlant de la psychanalyse, nous avions en tête *Le Livre noir de la psychanalyse* de sinistre mémoire et la manière dont le comportementalisme, le scientisme et la marchandisation du symptôme se donnaient la main pour faire la peau à cette enquiquineuse informatable. Depuis, il y a eu l'effrayant Onfray et la campagne médiatique dont son pamphlet à la six-quatre-deux a été l'occasion.

À quoi, concrètement, peuvent servir et aboutir ces procès qui peinent à prendre forme théorique et scientifique ? C'est bien connu : quand on veut tuer son chien, on l'accuse de la rage – quand on veut

chasser une pratique et une éthique du champ social, on l'accuse de charlatanisme, d'incohérence théorique, d'antiscientifisme, etc.

D'où l'urgence de répondre, mais de répondre non pas sur le terrain de la polémique, mais sur celui de l'élaboration – élaboration tous azimuts.

D'une part, donner une plus grande cohérence au discours analytique, que certains confondent avec bavardage : non, « tout n'est pas dans tout et réciproquement », comme disait Pierre Dac. Il y a une élaboration en intension à continuer, élaboration qui est aussi un renouvellement des bases de la psychanalyse pour passer des registres imaginaire et symbolique au registre réel : je pense à cet égard que le livre de Colette Soler *Lacan, l'inconscient réinventé* marque un tournant dans l'histoire de notre champ et qu'il y aura un avant et un après.

Mais aussi élaboration en extension, qui concerne les champs connexes de la psychanalyse, aussi bien avec les sciences (par exemple les neurosciences) qu'avec le champ social où s'inscrivent les institutions. Si j'ai pris l'exemple des neurosciences, cela n'est pas un hasard : un usage réductionniste et scientiste de celles-ci aboutit à en faire une arme de guerre contre la psychanalyse, le bulldozer qui va la chasser des institutions soignantes où elle s'est implantée. Or, que nous dit un grand neurobiologiste comme Jean-Didier Vincent ? Que la neurobiologie ne démontre aucun rapport de type cause-effet, mais des corrélations ; que l'acte n'existe que précédé d'un désir, lui-même entretenu par un flux d'affect qui ne peut se comprendre que lié à l'autre. Dans le fond, laissons gambader dans leur champ les neurosciences qui laissent à la subjectivité son champ – et au phénomène langagier sa matérialité. C'est ce qui nous permettra de contrer au mieux les neuroscientistes dans la bagarre institutionnelle engagée.

Évidemment, dans cette élaboration en extension, le propos le plus central du RIP, Réseau institution *et* psychanalyse, c'est l'élaboration de la connexion entre institution et psychanalyse. Nous avons dégagé deux grands axes que je rappelais d'entrée.

Comment problématiser la place de la psychanalyse en institution, en voyant bien que celle-ci va de l'école (établissement scolaire) au centre d'accueil psychanalytique, voire à l'École (de psychanalyse) en passant par l'établissement de soin, l'institution sociale ou autre ?

Comment affiner les conditions de son ex-sistence en institution, en sachant que du discours de l'analyste à la cure analytique en passant par la « pratique orientée par », ce n'est peut-être pas du même tabac – pas la même question ? Une des premières questions est : qu'est-ce qu'une institution ? Quelle est la structure commune au mariage, à la famille, à l'hôpital et à un gros machin (pour parler à la De Gaulle) comme l'ONU ?

Je n'ai pas le temps de reprendre ici mes développements sur l'institution comme formation sociale réalisée à partir d'un S1 et nouant les quatre discours. Nous avons aussi réfléchi à partir de Castoriadis sur l'institution imaginaire, mais pourquoi ne pas la penser à l'aide du nœud borroméen : registre imaginaire, registre symbolique des discours et registre réel. Et comment faire l'économie, s'agissant de l'institution, du quatrième rond : celui du symptôme ? Je pense qu'il y a là une piste de travail que je propose à l'exploration.

Mais pour cela il faut des explorateurs : j'espère que cette première journée va être l'occasion de créer ou d'affirmer des vocations à l'exploration, mais aussi d'organiser la rencontre de ces vocations et une adresse à ce travail. C'est pourquoi j'ai quelques propositions à faire d'entrée, et non en conclusion comme il est d'usage, pour que vous puissiez les réfléchir et les acter avant la diaspora effilochée ou subite de l'après-midi. Il existe cinq à six cartels traitant de la psychanalyse et/ou de la clinique en institution : pourquoi ne pas penser à un après-midi des cartels spécifique ?

Faire partie du RIP, du réseau de réflexion à titre individuel et/ou à titre d'un groupe de travail dans une institution. Par exemple Françoise Galinon et Anne Castelbou, qui ne peuvent être là, m'ont envoyé le mail suivant, exemplaire de ce que peut être le réseau par rapport aux institutions : « Cher Jean-Pierre, après une longue discussion, il nous paraît intéressant d'inscrire le travail de l'hôpital de jour pour troubles du comportement alimentaire de la clinique (L'Oasis) dans un groupe de travail sur les psychanalystes en institution autour de la question de l'écriture et des écrits en institution. »

Trois mots pour conclure : du travail, du travail, du travail.

Lina Velez

De l'institution et du discours analytique

Nous voulons aborder la question de ce que peut apporter le discours analytique dans l'institution thérapeutique. Ce qui motive la création d'une institution, c'est la nécessité de donner des réponses à des phénomènes cliniques, tels que certains états psychotiques, des passages à l'acte et des moments d'effondrement psychique qui peuvent conduire le sujet vers l'exclusion sociale et la mort. Les institutions accueillent, hébergent des positions subjectives autres que la névrose. Elles répondent plutôt au passage à l'acte et à l'acting out qu'au symptôme. Nous voulons aborder la question de l'institution à partir de ce qui la fonde, du réel mis en jeu dans la psychose, de ce qui rend la vie ordinaire impossible pour certains sujets.

Prendre en compte le fondement clinique de l'existence de l'institution a l'avantage de reconnaître sa fonction sociale irremplaçable et peut empêcher sa disparition. Cela a aussi l'intérêt de permettre la dissociation de deux dimensions distinctes : la dimension du soin psychiatrique qui répond au droit d'être soigné, protégé, même sans demande explicite, et la dimension du sujet qui requiert la reconnaissance de sa singularité. La mise en place d'un ensemble de savoirs interdisciplinaires a tendance à négliger la question du sujet parce que la perspective d'un progrès dans un fonctionnement apparemment plus adapté implique l'estompement de la position subjective.

Comment nous orienter en tenant compte de la psychanalyse dans un contexte et dans un discours qui ne sont pas ceux de la psychanalyse, mais ceux du maître qui semblent être les fondements du projet sécuritaire de nos sociétés ? Cela au risque d'entraîner une prise en charge limitée en fonction des diagnostics et des protocoles à appliquer.

Nous allons situer du point de vue historique le champ général où se sont inscrites les pratiques cliniques au sein des institutions.

L'idée d'institution thérapeutique dite psychanalytique apparaît dans la pensée de Freud en 1919 dans « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique » : « Ce qui est à prévoir : un jour ou l'autre, la conscience morale de la société s'éveillera et elle lui rappellera que le pauvre a tout aussi le droit à l'aide animique [...]. Alors seront édifiés des centres de consultation auxquels seront affectés des médecins formés par la psychanalyse [...]. Ces traitements seront non payants. Il faudra peut-être longtemps avant que l'État ressente ces obligations comme urgentes ¹. » Il inscrit à cette époque-là la fonction politique de la psychanalyse dans la société et dans le monde. Plus tard, Max Eitingon fonda à Berlin avec Karl Abraham la première polyclinique psychanalytique, qui avait une double fonction : thérapeutique pour la population et de formation pour les psychanalystes.

Lacan n'est pas insensible à cette question, dans son « Acte de fondation » il énonce la division entre la psychanalyse pure, définie comme « praxis et doctrine de la psychanalyse proprement dite, laquelle est et n'est rien d'autre [...] que la psychanalyse didactique ² », et la « psychanalyse appliquée ce qui veut dire de thérapeutique et de clinique médicale ³ ». Il semble opposer la psychanalyse pure et didactique à la psychanalyse appliquée et thérapeutique. Cette dernière est définie ainsi : le travail des praticiens de la psychanalyse appliquée, qu'ils soient psychanalystes ou non, consiste à la mise à l'épreuve des indications de la psychanalyse « dans l'examen clinique, dans les définitions nosographiques, dans la position même des projets thérapeutiques ⁴ ».

L'institution organisée autour d'un projet thérapeutique apparaît après la fin de la Seconde Guerre mondiale et comme résultat du positionnement de certains analystes dans les enjeux auxquels ils sont confrontés à l'armée. Tosquelles, précurseur de la psychothérapie institutionnelle en France, Bion et Rickmann, fondateurs de communautés thérapeutiques en Angleterre, apparaissent comme les pionniers

1. S. Freud, « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953.

2. J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 230.

3. *Ibid.*, p. 231.

4. *Ibid.*

de l'introduction de la psychanalyse dans le champ thérapeutique institutionnel.

Les différentes expériences de travail institutionnel ont introduit au fil du temps l'idée d'une équipe soignante et d'un discours soutenu par un ensemble qui fonctionnerait comme opérateur thérapeutique dans un champ clinique particulier en introduisant un nouveau rapport à la logique hospitalière d'enfermement existante à ce moment-là.

Dans cette perspective se sont constituées plusieurs institutions de soins, dites psychanalytiques dans les années 1960, celles-ci s'orientent vers le traitement de la psychose basé sur la psychothérapie institutionnelle et les élaborations de Lacan.

La reprise d'intérêt pour la clinique des psychoses dans le champ institutionnel est en lien avec une transformation interne à la théorie même de la clinique dans l'enseignement de Lacan. Le premier temps pouvait amener à concevoir la psychose en termes de déficit de névrose et à lui appliquer une psychanalyse élaborée à partir de la clinique des névroses. Les perspectives ouvertes par Lacan en 1958 ont été suivies de développements qui permettent de repenser le traitement psychanalytique des psychoses. L'idée du « secrétaire de l'aliéné » semble correspondre à une pratique contemporaine.

Les années 1950 furent marquées par le foisonnement psychanalytique des psychoses. L'école anglaise, avec Melanie Klein, Anna Freud, Bion et Rosenfeld, considérait qu'il n'y avait pas de possibilité d'établir un transfert de type paternel dans la psychose ; on ne pouvait donc pas y établir le même type de transfert que dans la névrose. Lacan intervint au milieu de ce déploiement moderne, en invitant à une relecture des *Mémoires* du président Schreber et à une analyse renouvelée de l'apport freudien. Il ne s'agit pas, au nom du fait qu'il n'y a pas de transfert paternel, de mettre en place une bonne mère « nourricière » selon les différentes versions de celle-ci. Il s'agit de voir que l'enjeu est le rapport du sujet à la langue elle-même. La « forclusion du nom du père » dénude le rapport à la langue comme telle. L'évolution de l'enseignement de Lacan a déplacé la question du traitement psychanalytique des psychoses. L'horizon du traitement possible de celle-ci devient ainsi l'établissement d'une signification nouvelle après l'invasion d'une jouissance innommable, d'un

mécanisme pulsionnel envahissant le corps du sujet psychotique, le « pas d'interprétation au nom du père » possible va avec la mise au jour de la façon dont la langue du sujet psychotique est habitée par un effort de nommer la jouissance innommable. « La langue fondamentale », comme s'exprime Schreber, dénote un mécanisme commun à toute la psychose : l'établissement d'un usage particulier de la jouissance pour cerner la langue. C'est ce qui s'aborde dans la clinique freudienne comme reconstruction du monde par le sujet psychotique.

Le nom du père, qui apparaît dans toute sa singularité freudienne, a été pluralisé pour ensuite se trouver logé dans l'ensemble des noms de la langue qui prennent en charge la nomination de la jouissance. Le parcours de Lacan est passé du « Nom du père » aux « Noms du père ». L'Autre, la langue, prend en charge la nomination de la jouissance dans son ensemble. L'Autre est foncièrement barré, sans garantie. La jouissance toujours en excès est un lieu qui n'a pas de nom : le signifiant de ce qui n'a pas de nom s'écrit $S(\bar{A})$. Il s'agit de trouver ou de définir le remède à apporter au défaut de la signification phallique, à la non-garantie par l'effet métaphorique défaillant. Comment va s'établir la recherche d'une nomination nouvelle pour cet objet qui n'a pas de nom ?

Après ces références historiques, il nous semble important de considérer que la question du rapport entre psychanalyse et institution a souvent été problématisée en termes d'antinomie. Cela tient peut-être au fait d'avoir identifié le discours et l'éthique de la psychanalyse à son application à la cure du névrosé. Les liens entre psychanalyse et institution sont formulés en ces termes : « L'institution thérapeutique veut le bien de l'individu, vise à réduire le symptôme tandis que la psychanalyse cherche son déchiffrement ; l'institution répond à la demande tandis que la psychanalyse vise le désir qui soutient cette demande ⁵. » Il ne s'agit pas d'installer un cabinet d'analyste dans l'institution, ni d'inclure l'analyste dans l'institution sur un mode problématique, c'est-à-dire en le démarquant de tout critère de fonctionnement institutionnel, mais d'essayer de déplacer le dispositif institutionnel dans le champ de la clinique orientée par le discours analytique. Quand la psychanalyse est transposée dans un

5. L. Velez, « Psychanalyse et institution. Questions et réflexions autour de la pratique clinique en institution », *Mensuel*, n° 46, Paris, EPFCL, 2009, p. 98.

contexte théorico-pratique préexistant, elle finit par se faire repousser. Elle peut se transformer ainsi en une inspiration des pratiques qui opèrent avec une conception générale du traitement du sujet, soumis aux idéaux du discours du maître qui traversent une institution.

En ce qui concerne l'institution de soins, la question n'est pas de savoir si la psychanalyse trouve une place dans les pratiques du champ médical, elle n'est pas un soin de plus, voire une discipline de plus. Il s'agit plutôt d'envisager comment le travail institutionnel peut être orienté par les hypothèses de la psychanalyse, si le discours analytique peut traverser la pratique clinique.

L'abord institutionnel du traitement des psychoses

« Une institution thérapeutique qui se réfère à la psychanalyse tient compte avant tout de la structure subjective et de la position du sujet dans sa relation à l'Autre. Non pas pour sélectionner le type de traitement à appliquer comme le fait la psychiatrie, mais pour tenter de situer la position du collectif soignant au cas par cas afin d'établir à partir de quelle place l'équipe s'adresse au patient ⁶. »

Lorsque l'état clinique de la psychose peut permettre le surgissement d'un transfert sur l'analyste, il n'est pas nécessaire que le sujet aille dans une institution. Le traitement de la psychose n'exige pas toujours une réponse collective. Mais quand cette rencontre transférentielle n'est pas possible, la clinique exige aussi une réponse qui ne peut être celle d'un seul praticien, ni d'un seul moment de la journée. Comment s'orienter dans la réponse que l'on met collectivement en place, devant ces diverses modalités de la psychose comme l'hallucination ou le passage à l'acte ? Le lien transférentiel avec le sujet psychotique implique que toute idée d'interprétation soit exclue. « Si ce que modifie le sujet est l'interprétation, dans la psychose c'est du sujet que celle-ci émane ⁷. » Il arrive qu'il invente, construise des solutions pour traiter le retour du réel.

La clinique exige parfois une réponse de type médical, d'aide et d'hébergement. La question qui semble fondamentale est de savoir

6. G. Rubio, « Discours analytique et institution thérapeutique », *Mensuel*, n° 40, Paris, EPFCL, 2009, p. 90.

7. C. Soler, « Le sujet psychotique dans la psychanalyse », *Psychose et création*, Paris, GRAPP, Navarin, 1990, p. 28.

si la psychanalyse peut permettre d'exercer des actions médicales qui laissent place à la clinique du sujet, en tenant compte des différentes modalités du retour dans le réel de la pulsion à l'intérieur du contexte institutionnel. La cohabitation de divers sujets fait partie de la pratique institutionnelle et pose des questions quant à la pratique de la régulation minimale qui doit permettre à la fois une vie en commun et des effets de stabilisation pour chaque sujet.

« Il semble nécessaire de prendre en compte le rapport de chaque intervenant avec la clinique institutionnelle comme un élément de réponse à la question de la pratique en institution. L'entretien clinique permet d'avoir une idée de la position à occuper selon le mode de transfert propre à la psychose ; néanmoins tous les moments de la pratique institutionnelle (qu'il s'agisse du déjeuner, de la fabrication d'un objet dans un atelier, etc.) demandent un certain mode de présence et sollicitent les intervenants. Ces moments ne pourraient être envisagés sans impliquer la spécificité du lien transférentiel avec les modalités du retour dans le réel de la pulsion. Dans ce contexte peut s'amorcer le déplacement vers une forme moins ravageante de la jouissance – quand un sujet peut s'adresser à tout intervenant – mais c'est aussi le moment où il faut parer et décider d'une forme d'intervention et tout cela n'est pas *a priori* assignable à une seule personne. Chacun est confronté, dans des registres différents, à une clinique qui comporte l'agir et est mis en demeure de trouver à tout moment la réponse ou la modalité d'énonciation qui convient ⁸. »

Lorsqu'on essaye de faire un corps à celui dont le sien est dispersé, on essaye de l'assembler, par des pratiques qui mettent en jeu l'imaginaire. On tente de le mettre ensemble en proposant des ateliers, de sculpture, de modelage, de musique, de dessin, des pratiques de groupe, par un accrochage sur le corps de l'autre. Tout cela fait partie de la vaste entreprise de conversation avec le sujet psychotique. Traduire et stabiliser des corps, participer au soutien de l'effort de l'écriture chez le psychotique sont des œuvres nécessaires.

La réponse au transfert nous ramène à un moment problématique de la clinique des psychoses, qui est aussi un moment plus problématique de la clinique institutionnelle. Dans ce contexte, il est nécessaire de pouvoir expliciter ce qu'est le transfert, ses coordonnées

8. L. Velez, « Psychanalyse et institution », *op. cit.* p. 101.

et ses spécificités dans la psychose. L'implication majeure qui en découle est de devoir partir de l'usage que fait le sujet de l'institution pour cheminer vers un point ne pouvant être déterminé à l'avance. Cela s'oppose radicalement à la perspective d'un contrat thérapeutique, qui anticipe ce que sera son parcours.

Actualité du transfert

Dans le texte « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », Lacan nous enseigne que la réponse de la part du clinicien comporte une modalité de présence spécifique face à la psychose. Comment manœuvrer le transfert de manière à éviter la persécution ?

Il est peut-être utile de rappeler ce que l'enseignement de Lacan a apporté comme évolution de la conception du transfert par rapport à Freud, et surtout par rapport à ce qu'est devenue la théorie du transfert chez les postfreudiens.

Lacan a voulu souligner ce qui relève de l'actuel dans le transfert : actualité symbolique entre le sujet et l'Autre, par opposition à la relation imaginaire où sont censées se reproduire les relations anciennes, celles de l'enfance ; actualité de ce que le sujet demande à l'Autre du simple fait de lui parler (demande d'amour) ; actualité de la satisfaction pulsionnelle inconsciente. Le transfert est conçu par Lacan comme étant avant tout une mise en acte d'une structure actuelle (demande d'amour, fantasme) et non comme une répétition du passé. Dans la psychose, le transfert est une mise en acte, à ceci près que la structure de ce qui est mis en acte est inversée. Il s'agit d'une supposition : c'est l'Autre qui est censé aimer le sujet, c'est l'Autre qui le suppose être son objet premier. Le vouloir de l'Autre s'impose, son appétit de savoir aussi.

Dans la psychose, les conditions du rapport à l'Autre et la rencontre du sujet supposé savoir sont déclinantes, si nous nous référons à ce qui constitue le noyau de la psychose, à savoir la paranoïa (le sujet peut se sentir transparent, on le manipule, on devine sa pensée, on commande ses gestes). Toute réponse institutionnelle requiert une élaboration clinique. Celle-ci permet de nous interroger sur la position subjective et sur le mode de transfert de tel sujet, dans le cadre d'un travail sur les questions que pose le réel de la clinique.

De la rencontre de l'équipe avec le sujet résulte une clinique singulière, produit complexe entre un sujet accueilli avec sa problématique, le clinicien et la capacité de ce dernier à se mouvoir entre identification et désidentification à sa fonction. Il s'agit de fonder et de faire vivre, pour chaque personne accueillie, une place où chacun sait ne pas savoir ou ne pas revendiquer le savoir qu'il faudrait auprès d'autres.

L'institution comme telle ne protège en rien contre l'envahissement, l'étrangeté du monde, la déstabilisation due à une intrusion quelconque. Pas de lieu qui vaille sans lien transférentiel, pourrions-nous prendre comme adage. Ce n'est que lorsque le sujet investit l'équipe *a minima* qu'un travail peut réellement avoir lieu. Toutefois, ce principe de base doit être complété dès le moment où nous acceptons des sujets socialement exclus et dont le fonctionnement nous amène à intervenir sans demande de leur part.

Le lien peut prendre des formes extrêmement variées. Il s'agit de se régler sur l'usage de l'institution par le sujet, puis de reconnaître différentes temporalités qui s'affinent avec l'instauration du transfert. On repère peu à peu l'usage qui peut être fait des différents professionnels. Comment, en se mettant à leurs côtés, peut-on devenir partenaire dans le traitement de ce qui leur est insupportable ?

L'orientation vers la clinique du réel comme impossible à supporter, orientation décidée et soutenue institutionnellement, constitue une possibilité. Pour que le traitement soit possible, il convient donc de se laisser enseigner par le sujet. C'est-à-dire de repérer les modes de présence qu'il accepte.

Le travail en équipe ne traduit pas seulement une certaine particularité dans le lien professionnel mais aussi la responsabilité de chacun et la construction permanente de la clinique. La nécessité de cette clinique nous met dans une position de travail qui exige la mise en commun, la mise en question réciproque des expériences et des hypothèses, et cette exigence nous met dans une position d'apprentissage face à la psychose.

Le transfert dans la psychose doit être pensé dans une inversion par rapport à la névrose. Le sujet psychotique répond à l'« Autre qui s'impose à lui avec son savoir » là où le névrosé demande l'Autre

comme « sujet supposé savoir ». L'Autre du psychotique est toujours potentiellement un Autre jouisseur.

Une discussion sur la jouissance est fondamentale pour définir les traitements de la psychose. À partir de l'énigme de la jouissance, qui est toujours en défaut ou en excès, les traitements possibles ont toujours visé à aider le sujet à nommer cette chose innommable. C'est-à-dire choisir dans le travail du délire ce qui amène vers une nomination possible. Cette nomination est en même temps une entreprise de traduction constante de ce qui arrive, de ce qui excède la signification.

Pour en revenir au travail clinique institutionnel, il nous semble nécessaire de reconnaître la place centrale de la jouissance dans la clinique des psychoses. Deux occurrences de cette place, le réel de la jouissance et l'Autre du signifiant, devraient trouver asile pour chaque sujet psychotique dont nous avons à nous occuper pour un traitement dans la durée.

Quelle place donner à la jouissance lorsqu'elle déborde le sujet, envahit son corps et vient marquer la particularité de son langage ?

À quelle place le sujet convoque-t-il l'intervenant institutionnel ? Quel usage le sujet fait-il de l'institution ? Quel montage particulier a-t-il pu faire, à partir des rencontres qu'il y a faites, pour que l'institution présente une certaine opérativité sur son débordement ?

Quel espace l'institution ouvre-t-elle pour s'y placer comme partenaire du sujet, partenaire de la tentative du sujet de savoir y faire avec cette jouissance qui le ravage ?

D'où intervenir pour que le sujet, malgré la forclusion de la métaphore paternelle, puisse avoir une chance dans sa tentative de border la jouissance ?

Comment collaborer avec le sujet pour refuser de collaborer avec la jouissance ? Comment l'aider à se constituer comme sujet à partir de cette jouissance ?

Dans le travail institutionnel, une grande prudence est nécessaire, qui semble se traduire par deux principes. Il s'agit d'éviter, dans la mesure du possible, notre position de savoir par rapport au sujet qui s'adresse à nous. Ce que nous adresse le psychotique, l'attente qu'il peut avoir à notre égard n'est pas de l'ordre d'une demande. On

pourrait dire qu'il cherche avant tout une place où s'abriter comme sujet, et le clinicien a pour première fonction de garantir cet espace évidé de projet le concernant.

Peut-on parler de clinique institutionnelle ? Si elle semble parfois difficile à appréhender au sein des lieux où elle tente de s'exercer, c'est le fait même de nous interroger sur ses conditions d'existence et de nous questionner sur ce dont elle est faite qui nous permet, *in fine*, de la nommer comme telle.

Manuelle Krings *

La supervision d'équipe de soins « Quand au moins un dans l'équipe... »

Je parlerai aujourd'hui à partir de mon expérience de supervision de plusieurs équipes de soins : un planning familial accompagnant des femmes demandeuses d'une interruption volontaire de grossesse (IVG), une équipe de soins palliatifs, une équipe d'éducateurs dans un centre d'accueil pour personnes handicapées mentales.

Idéalement, une équipe de soins, à chaque nouvelle situation, ne peut faire l'économie de se réinterroger et de se réinventer, sans quoi elle se prévaudrait d'une pensée valable de tout temps et d'un processus préétabli et où la pérennisation de l'équipe instituée serait à l'avant-plan.

Une équipe demande l'intervention d'un superviseur quand elle est confrontée à des situations qui la questionnent sans que les usages, les règles ou les référentiels théoriques en place puissent apporter de solutions suffisamment satisfaisantes au problème posé, ce qui met à mal l'équipe, qui craint de ne plus pouvoir soutenir le malaise. L'appel à un superviseur vise à réduire ce malaise.

Prenons à titre d'exemple le moment où, en soins palliatifs, l'on décide d'instaurer ce qu'on appelle un « protocole de détresse » dans les cas de grande détresse respiratoire, en sachant que ce traitement soulage le patient mais en accélère bien souvent l'agonie. Cette situation, pourtant fréquemment rencontrée, n'est jamais anodine. La décision est souvent problématique, d'autant plus qu'elle peut diviser l'équipe de soins.

C'est sur des dissensions de cet ordre qu'une équipe peut dériver vers la rupture sous la forme d'un clivage, de l'exclusion d'un ou

* Membre du FCL Liège.

de plusieurs de ses membres ; et les référentiels théoriques mis en place de signifiant maître n'y peuvent pas grand-chose : ils entretiennent plutôt les dissensions jusqu'au conflit où les « bibles » deviennent les armes du contentieux. Un autre cas de figure consiste à se réfugier dans une pensée consensuelle qui a vite fait de réduire toute pensée singulière.

De quoi se spécifie l'offre de supervision d'un psychanalyste ?

Il n'y a pas que des psychanalystes qui sont appelés à cette place de superviseur, l'équipe rencontre bien souvent plusieurs personnes et en choisit une sur la base d'une supposition de savoir. Mais tous les superviseurs n'occuperont pas cette place de la même façon.

Le psychanalyste apporte une offre de parole en réponse au « ça ne va pas » de l'équipe, en réponse à la demande de résolution de problème. Une offre de parole qui ne définit pas à l'avance le chemin à parcourir. La visée de son intervention ne sera pas d'apporter une solution suffisamment acceptable par l'ensemble de l'équipe pour apaiser le malaise, éviter la dissension ou la rupture, mais plutôt de se saisir de ce moment pour repérer l'absence de solution « prête à l'emploi », qui laisse une place au vide. Il s'agira de maintenir l'évidement, en questionnant la vanité des solutions imaginaires visant à le recouvrir, jusqu'à ce qu'au moins un des participants puisse s'y confronter.

C'est bien ce problème sans solution que vit une équipe de soins qui est à repérer par le superviseur. Encore faudra-t-il tenter de le nommer. Le psychanalyste offre un « espace du dire » où chacun peut élaborer, à partir de son manque, une réponse singulière mais non sans lien avec l'éthique partagée. Il ne s'agit pas de trouver un moyen terme, ou pire encore un consensus qui réduirait l'hétérogénéité de l'équipe, mais de laisser le « sans réponse » aux commandes du travail d'élaboration de chacun.

Pour le dire autrement, une pratique de supervision qui tiendrait de la psychanalyse appliquée s'enclencherait possiblement à partir du repérage d'un point d'impossible, impossible à garantir, à prédiquer, à communiquer. Face à ce point de réel, il s'agit de le saisir dans l'instant où cela se dit, de le cerner, puis de soutenir le travail de l'équipe pour en dégager les effets en les nommant.

Maintenir la place vide de la réponse dans l'Autre confronte les équipes à la tentation de fuir. Fuite dans le désinvestissement, dans la demande adressée à un Autre en position d'expert (présent ou non), dans la rigidification des protocoles qui classifient et solutionnent, ce qui permet aux participants de faire l'économie de l'angoisse en se centrant sur la recherche d'un savoir fantasmé chez un Autre.

Une supervision ne pourra s'enclencher sur un « mode analytique » que si au moins un des participants se questionne sur sa position face à ce point de réel et non sur les outils à rechercher. La recherche d'outils et de savoirs contribue pourtant au travail d'élaboration des participants pendant les séances, mais ce n'est pas en soi la visée de la supervision. Le superviseur peut donc ne pas détenir un savoir spécifique directement lié au travail de l'équipe de soins, même si un savoir lui est supposé.

Chaque membre de l'équipe est invité à se soutenir de son énonciation. Supporter la confrontation au manque de réponse dans l'Autre est un parcours long et nécessite une configuration de l'équipe qui permette de supporter l'angoisse que cela peut générer. Ce n'est pas gagné d'avance et cela mène à des points de déstabilisation de l'équipe, dont elle avait l'illusion de se protéger par les discours pré-établis. Pour que le point de réel soit vraiment à la place de l'agent dans le discours, cela nécessite qu'au moins un participant puisse le soutenir. C'est à cette condition que l'équipe pourra se mettre au travail ; l'analyste en position de superviseur soutient le discours analytique, mais il ne peut opérer seul.

Par exemple, dans le cadre d'une demande d'interruption volontaire de grossesse, les intervenants dans un planning familial sont confrontés à la question de la place à donner au géniteur dans la prise de décision. Un homme relève que la loi ne le dit pas. S'ouvre alors la possibilité pour chaque intervenant de se questionner sur ce qui fonde son choix dans sa pratique quotidienne. De même, dans l'exemple de maladie orpheline accompagnant un handicap mental, aucune référence ne vient donner la marche à suivre pour guider l'acte des intervenants dans l'accompagnement au quotidien.

À l'analyste de saisir ce point d'absence de réponse dans l'Autre. De l'absence de réponse comblante, s'origine le manque qui renvoie le sujet à son désir, désir qui fonde sa position professionnelle et son

acte. Il n'y a de position éthique du professionnel que subjective et il n'y a d'acte sans la part d'arbitraire engageant la responsabilité de celui qui le pose, chaque Un ne s'autorisant que de lui-même, mais pas sans lien avec l'éthique partagée de l'équipe. Chacun peut alors réaliser que se rallier à une éthique commune n'engendre pas de réponse univoque, ni de garantie.

Dans un service de soins palliatifs, par exemple, l'éthique est formulée dans une charte. Ce texte est un énoncé qui, bien que consensuel, est devenu un discours sans sujet. Il reste à chacun à se l'approprier par le biais de sa propre énonciation. Ce n'est pas à « protocolariser » les pratiques que le malaise de l'absence de réponse dans l'Autre se résoudra, mais bien à poser son acte, non pas un acte psychanalytique mais un acte qui engage le sujet dans sa pratique professionnelle.

Être superviseur, c'est se faire l'adresse d'une question paradoxale que je tenterai de résumer ainsi :

- « Est-ce que je dois m'autoriser ? »
- « Est-ce que je peux m'autoriser ? »
- « Je m'autorise. »

Le travail de supervision a, à mon sens, des effets de transmission de la psychanalyse, non par la voie de ses énoncés théoriques, mais bien par la place qu'elle laisse à l'énonciation singulière de chacun.

Au fil des séances, les participants ont le sentiment d'un savoir qui s'acquiert et non sans raison. En effet, un savoir mis en mots et partagé permet bien souvent de trouver des réponses originales aux questions que pose la clinique. C'est l'effet de surcroît, mais l'essentiel, c'est le moment où le vide du manque dans l'Autre se révèle et persiste. Non pas le vide de la confrontation à l'ignorance, mais celui de l'évidement de la réponse dans l'Autre, qui est un savoir fondateur en psychanalyse.

Du côté du superviseur, il s'agit aussi de s'autoriser à vivre la relation transférentielle en en soutenant l'angoisse, hors consensus, avec pour visée la différenciation des membres de l'équipe et non la pérennité de celle-ci en tant que telle.

Superviser, c'est amener l'équipe à prendre le risque de l'hétérogénéité.

Henri de Groot

Introduire un temps pour comprendre dans le cadre du système scolaire

Pour situer mon propos, je précise que je travaille en Belgique comme enseignant avec des élèves dont l'âge se situe entre 12 et 15 ans, ce qui en France correspond plus ou moins aux années du collège. J'y travaille comme professeur de sciences mais aussi au titre de coordinateur pédagogique, ce qui me permet de rencontrer des élèves en difficulté scolaire, qui me sont adressés par des collègues.

Je commencerai mon intervention en vous rapportant une conversation tenue récemment avec un jeune enseignant. Celui-ci assure actuellement un remplacement dans l'école. Il me décrivait comment, suite à l'inspection, l'équipe des professeurs de sa discipline avait programmé de magnifiques séquences d'apprentissage, toutes au service de l'évaluation, séquences qui « ficellent » le cours jusqu'à la fin de l'année scolaire. Il me racontait que la veille, pris par le temps, il n'avait pas eu la possibilité de suivre la voie tracée et me faisait part du plaisir qu'il avait eu à donner un cours selon son style. Quelle place reste-t-il pour la surprise, quelle place pour l'angoisse, me disait-il, si tout est prévu d'avance ?

Ceci me paraît assez paradigmatique de la pente sur laquelle les écoles glissent. En vertu de signifiants maîtres pris comme idéaux (un rapport au savoir et à l'apprentissage, l'école de la réussite, l'égalité des chances...), elles visent à mettre en place un dispositif, un système qui repose sur des procédures « prêt-à-porter » :

- pour un problème d'intégration dans la classe, s'adresser au titulaire ;
- pour des difficultés de mise au travail, rencontrer le professeur de méthode ;
- pour des problèmes de vie pratique, aller trouver l'éducatrice.

En forçant à peine la caricature, on reconnaîtra le répondeur automatique qui vous oriente vers tel ou tel interlocuteur suivant la nature de votre demande.

Ce système va vite se heurter à des conduites d'adolescents qui dérangent le bon ordre établi parce que, précisément, ces *ados* ne rentrent pas dans le rang. On sait que l'adolescence est un moment particulier, moment de rupture avec l'enfance. Freud déjà signalait comme une des réalisations psychiques les plus importantes mais aussi les plus douloureuses de la période pubertaire l'affranchissement de l'autorité parentale nécessaire à l'opposition entre nouvelle et ancienne génération.

Pour éclairer mon propos sur les adolescents, je reprendrai à présent quelques-unes des considérations que Luis Izcovich a développées dans le *Mensuel*¹.

L'adolescence se caractérise par une mise en question systématique de l'Autre, moment marqué par la révolte contre les signifiants maîtres. Les adolescents, de par le caractère polymorphe de leurs symptômes, de par l'instabilité de leurs identifications, sont difficiles à cerner. Ils recourent davantage à un agir qu'à une parole. Il se produit une sorte de court-circuit entre l'instant de voir et le moment de conclure, d'où la nécessité d'introduire un temps pour comprendre. Cela se joue dans le rapport particulier qu'entretient l'adolescent avec le savoir : il n'est plus l'enfant pour lequel l'Autre sait. Mais si l'adolescent ne sait pas, personne ne sait, on ne peut pas savoir.

Cette position quant au savoir n'est pas sans incidence sur les discours. L'adolescent non seulement s'oppose au discours du maître, mais objecte aussi au discours universitaire, qui met précisément les savoirs en position d'agent. Il objecte aussi au discours de l'hystérique, car il ne cherche pas tant à mettre en place un maître qui produise un savoir qu'à pousser plutôt l'Autre à prescrire et à ordonner. C'est ainsi qu'à n'y prendre garde, l'analyste risque lui-même de se retrouver en place de représentant de l'ordre.

Examinons maintenant ce qui se joue au niveau des établissements scolaires. D'un côté, les adolescents vivent les difficultés qu'ils

1. L. Izcovich, « Adolescence et savoir », *Mensuel*, n° 15, Paris, EPFCL, avril 2006, et « L'adolescence et le réel », *Mensuel*, n° 48, Paris, EPFCL, janvier 2010.

rencontrent comme une fatalité, de l'ordre d'un constat immuable et donc intraitable : « Je suis nul en maths », « j'ai une mauvaise orthographe », « je n'ai pas de mémoire », « je suis hyperkinétique ». De l'autre côté, les enseignants supportent mal d'être confrontés à des difficultés auxquelles le système scolaire ne peut parer. Ils mettent en place des stratégies pour tenter malgré tout de combler le manque de réponse dans l'Autre :

- décider de l'attitude commune à opposer à l'élève récalcitrant en réunissant le conseil de classe. C'est de l'ordre du consensus qui dégage chacun de sa responsabilité. Les professeurs parlent d'une seule voix, c'est-à-dire une voix anonyme ;

- trouver au plus vite une explication, plutôt que de conserver la dimension d'énigme qui permettrait une mise au travail. Bienheureux élève celui qui de vivre une situation familiale difficile ou d'avoir vécu un drame dans l'enfance gagne l'empathie de ses professeurs. Et d'aucun de prédire le destin du sujet sur un mode totalement imaginaire ;

- objectiver la situation en réduisant le problème à des évaluations où une formule mathématique, de préférence sophistiquée, viendra signifier ou non la réussite scolaire ;

- s'imaginer cerner la personnalité de l'élève en remplissant un questionnaire test remis par un « thérapeute » avec pour items : « L'élève fait-il le malin ? », « Est-il puéril et immature ? », « Trop sensible à la critique ? »... Aux professeurs de cocher : « pas du tout, un petit peu, beaucoup, énormément » (*sic*) ;

- prendre la place de la « belle âme » qui dénonce et jouit de l'absence de réponse. Il ne faut pas fréquenter longtemps une salle de professeurs pour en entendre la plainte.

À rester sur ces positions, le système ne peut qu'échouer. Et cela peut confronter les enseignants à un sentiment d'impuissance. Déception, voire culpabilité chez l'enseignant qui a failli au devoir de faire réussir chaque élève, oubliant que chercher à s'inscrire dans une garantie de la réussite suppose de rester dans une position de toute-puissance avec son cortège de désillusions. Ce sentiment d'impuissance, me semble-t-il, est un des leviers qui poussent à l'exclusion : « Je ne peux rien pour toi, va voir ailleurs. » Au fond, si le jeune n'est pas en état d'apprendre, c'est qu'il a besoin d'être « guéri »

de ses désordres mentaux. Cette soi-disant guérison se réalisera par l'intervention d'un autre mis en place de grand Autre, extérieur à l'école : orthophoniste, psychologue, psychiatre. Et si cette aide extérieure échoue, reste l'illusion d'orienter l'élève vers un système prétendument plus adapté mais qui reste non défini.

Il existe un autre motif d'exclusion, c'est quand l'école juge un jeune trop étrange, voire dangereux. Une nouvelle fois, elle s'en réfère à l'Autre, présentifié par un expert, à qui l'on demandera de garantir l'avenir afin d'assurer un prétendu bon choix : maintenir l'élève à l'école ou l'exclure.

Si l'adolescent, dans son agir, opère un court-circuit entre l'instant de voir et le moment de conclure sans en passer par le temps pour comprendre, il me semble que l'institution elle-même, entre « prévenir » et « guérir », cherche à faire l'économie d'en passer par la parole. Elle cherche à se débarrasser du problème en le confiant à un expert extérieur à l'école, sans donner aussi dans l'établissement la possibilité de nouer le réel à l'imaginaire par le symbolique.

Ce qui peut opérer, c'est de redonner de l'espace et du temps afin de favoriser la circulation de la parole, la *tuché*, et de viser la trouvaille. C'est aborder un élève en difficulté en lui donnant avant tout la parole afin qu'il puisse faire part et symboliser ce qu'il vit, plutôt que de chercher à lui fournir l'outil pédagogique qui lui manquait ou réparer l'injustice dont il serait victime. C'est accepter que les résultats ne viennent pas directement. Bref, une parole qui s'organise autour du manque de réponse dans l'Autre.

Cela me paraît d'autant plus important au moment où l'adolescent se trouve confronté à des questions qui n'ont précisément pas de réponses toutes faites ni de mode d'emploi : comment supporter la différence des sexes et l'écart des générations ? Comment s'y inscrire ? La psychanalyse se refuse à voir les symptômes comme des désordres mentaux susceptibles de rééducation dans un discours sans perte où l'on échapperait à la filiation et à la sexualité². C'est dans cette optique que j'ai accepté le titre de « coordinateur pédagogique », dont la fonction n'était pas prédéfinie.

2. C. Harmand, « Quelles demandes à l'adolescence ? », *Mensuel* n° 34, Paris, EPFCL, mai 2008.

En écoutant les autres intervenants autour de cette table, me vient l'idée de terminer sur cette citation de Lacan : « La transmission du savoir n'est pas la transmission d'une valeur, encore que cela s'inscrive maintenant sur des registres, les unités de valeur. Eh ! bien, justement parce qu'il est arrivé quelque chose à la valeur du savoir, quiconque voudra dans l'avenir saisir les ressorts de ce que l'on peut appeler un effet de formation et occuper une place afférente aux endroits où il est à produire, même s'il s'agit de mathématiques, de biochimie, ou de n'importe quoi d'autre, fera bien d'être psychanalyste, si c'est ainsi qu'il faut définir quelqu'un pour qui existe la dépendance du sujet par rapport au discours qui le tient, et non pas qu'il tient ³. »

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre (1968-1969)*, Paris, Seuil, 2006, p. 160.

Martine Fourré

Échec d'une transmission

« La psychanalyse devient improbable... », nous dit Jean-Pierre Drapier, « je crois même que ce n'est pas la société qui la fait telle, elle l'est de structure ».

« [...] rien n'a été plus rare en nos propos de ces deux jours que le recours à l'un de ces termes qu'on peut appeler le rapport sexuel (pour laisser de côté l'acte), l'inconscient, la jouissance.

Ce ne veut pas dire que leur présence ne nous commandait pas, invisible, mais aussi bien, dans telle gesticulation derrière le micro, palpable.

Néanmoins, jamais théoriquement articulée.

[...] Sommes-nous pourtant à la hauteur de ce qu'il semble que nous soyons, par la subversion freudienne, appelés à porter, à savoir, l'être-pour-le-sexe ? [...]

Mais en contraste, l'expérience analytique démontre que, quand on est deux, la castration que le sujet découvre, ne saurait être que la sienne ¹ ».

Oslimythe

Son père me demande de la recevoir, en stage. Elle a un master I, a échoué au master II, n'a pas de métier, tourne en rond, fait des remplacements d'éducatrice auprès d'enfants handicapés... « Quel avenir ? Un stage chez vous lui permettrait une insertion professionnelle... » J'accepte. Il me dit bien qu'elle a des violences, est dans l'échec. Pourquoi je n'interroge pas plus cette « demande de soin » non avouée ? Je le protège de ce « dire », que cette douleur prenne réalité dans notre rencontre... C'est un collègue, il doit savoir. Qui sait ? Lui ? Moi ? Elle ? Quel est l'objet de ce savoir ?

1. J. Lacan, « Discours de clôture. Allocution sur les psychoses de l'enfant, 22 octobre 1967 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 364-365.

Je passe sur les aléas de toute rencontre, pour venir au moment où, au lieu de voir s'effondrer ses certitudes signifiantes sur l'Autre et le monde que je serais, Oslimythe s'engluie dans la morale et l'idéologie d'où, fermement agrippée à ses revendications, elle s'évacue de la relation prise dans sa lecture autocentrée des choses. J'ai le souvenir, après son séjour d'observation, d'avoir accepté Oslimythe comme jeune professionnelle... Elle m'avait convaincue, et l'orgueil dont se portait mon désir m'avait rendue aveugle à toutes les petites choses surfaites pour me convenir, dans une séduction que d'ordinaire j'envoie paître, avec le peu de délicatesse qu'on me connaît. Elle revint donc, et je la reçus comme si son vouloir devenir une professionnelle était clair, sans anicroche, sans fantasme, sans réel pulsionnel, tenue des seules conventions des discours... dans une compréhension sans faille. Pourquoi oubliai-je l'essentiel, à savoir qu'il n'y a de transmission que dans l'acte qui nécessairement interroge les hiatus entre demande, réel et fantasme ? Je passais ainsi sous silence le cadre analytique de la résidence, comme si cela allait de soi... De fait, il se mit en place, dans mon dos, avec l'adhésion surmoïque et velléitaire d'Oslimythe aux manies et aux paroles données dans le lieu...

Peu à peu elle tissa son miroir aux alouettes, sans que j'y voie que du feu. Pleine de bonnes résolutions, d'arguments concrets, elle veut terminer son master II, quitte à ne pas avoir de diplôme professionnel. La chose est délicate. À Dakar, dans sa matière, il n'y a pas d'enseignement universitaire. J'ai alors « ma vérité », celle de m'en mêler, lui donnant conseils sur les facultés françaises possibles, formulant les questions pour soulever l'intérêt d'un professeur, etc. Mon enthousiasme pour la recherche me prit avec d'autant plus d'acuité que je l'avais laissée choisir – allez savoir pourquoi – « les lieux d'accueil » comme objet de sa question... Presque j'aurais travaillé autant qu'elle, rassemblant souvenirs, documents et livres que je lui rapportais... me laissant glisser subrepticement à ne pas voir que son symptôme l'envahissait de nouveau, qu'avec ses soupirs elle me faisait parler, juste pour parler, pour n'en rien savoir, que ses silences, auxquels j'étais devenue sourde, s'emplissaient de toutes ses rancœurs, de toutes ses haines, de tout un amour virant horreur à mon insu... Elle ne pouvait pas recevoir ce qui lui était donné, le prenait à l'envers de mes intentions, ruminait tout ce dont, de moi, elle n'arrivait pas à se défendre... Moi, j'y étais aveugle...

Les autres de la résidence durent m'alerter : Oslimythe était devenue insupportable au quotidien, s'imaginant ma chouchoute, elle faisait subir ses évanescences, ses sautes d'humeurs, ses airs hautains à tous et à chacun, écrasant d'une superbe, ce que par ailleurs elle n'arrivait pas à faire... En fait, elle passait ses journées à lire en vain, à griffonner des pages pleines de sens et vides d'articulation... vivant du rêve de ce qu'elle allait devenir et était déjà, tout en s'angoissant de n'arriver à rien. Toute-puissante, elle n'arrivait même pas à me reprocher de l'avoir encombrée par mes propres pensées... En attendant, elle se faisait l'insupportable objet de l'attention de tous, maladroite destructrice d'objets matériels, maladroite relationnelle prise de colères agressives. L'atmosphère dans la maison devenait insupportable.

Je n'avais pas fait semblant de mon propre fantasme pour qu'elle puisse y découvrir le sien. Elle était venue s'y planter, et j'y avais trop bien correspondu. Ça n'avait pas boité, ça avait collé. Je n'avais pas échoué, mais trop bien réussi. J'étais devenue cette mère enseignante et ce père « psy » tout à la fois, jouant sur la scène du monde un scénario dont elle n'arrivait pas à se déjouer, d'où elle n'arrivait pas à trouver sa propre voie, son propre cri... L'échec fut dans cette extraordinaire réussite des signifiants. Mais pourquoi s'y est-il enkysté ? Pourquoi n'a-t-elle pu trouver en nous l'origine fêlée de notre démarche dans les ouvertures que nous faisons, et qu'elle refermait l'une après l'autre ? Je me souviens de notre dernière rencontre, réunis dans mon bureau nous lui disions notre impossible à supporter cette agressivité, et l'impossible pour les enfants qu'un adulte de la maison induise dans la résidence une atmosphère de récrimination sans limite contre l'Autre... Pourquoi nous érigeait-elle dans une si violente toute-puissance, dont elle n'acceptait pas de nous départir ?

En nous accusant, elle revendiquait que nous soyons sachant, infaillibles à tout lui donner : connaissances, réussites, pardons, bonheur... absolument parfaits selon les codes gauche-caviar doublés d'humanitaire-bobo au moyen desquels certains affichent d'arriver là où l'institutionnalisation phallico-administrative du médico-social échouerait... J'espère que vous mesurez là que ce ne sont pas les signifiants maîtres qui garantissent la chose, mais bien la position subjective du praticien. L'idéologie de gauche ne fait pas mieux que

l'idéologie du père fouettard, elle marche aux pas des signifiants maîtres dont elle fait *La* vérité obturatrice de celle singulière du sujet. À cet égard, la maladresse de mon acte fit bouchon. Oslimythe s'y enferma, nous y enferma tous... Lors d'une énième ouverture, elle reprit ses impolitesses, sa violence. Je ne la supportais plus. Le groupe était à cran... Elle dit qu'elle partait, je payais son billet d'avion pour le surlendemain. Abrupte certes, elle aurait voulu attendre deux mois, date de son billet de retour, je ne me sentais aucun désir de supporter cette violence deux mois encore...

Je ne sais si depuis Oslimythe a pu entendre qu'elle avait elle-même fait sortir de son chapeau, tel un diable surgit de sa boîte, l'Autre totalitaire qu'elle dénonçait et contre lequel je m'étais défendue. « Se défendre » supposait d'avoir pensé que je l'aurais été ? Comment avais-je pu oublier ce que j'ai depuis si longtemps travaillé, que cette défense est une modalité de présence qui n'accueille rien ni personne, mais veut seulement se préserver, garantir ses propres vanités, croyances de l'être et du monde... comme s'il y avait quelque chose à défendre, alors que rien n'existe d'autre que du vent et des rires, des rencontres quiproquos et des mots pour ne jamais cesser d'essayer que la vie puisse s'écrire en s'inventant. Je ne sais si elle put l'entendre, mais moi je compris, du moins je pense, qu'ayant trop bien réussi à rejouer le fantasme familial, j'avais échoué à l'entendre, à entendre cette mélodie déployée en sourdine, cette vérité sur laquelle nos parents tissent à leur insu les discours qui font les liens plus ou moins déliés d'un « clan » et ancrent chacun de ses membres dans les histoires de la cité. J'avais échoué pour cette enfant à remettre en jeu et en nuances les signifiants maîtres de sa famille, à redonner de l'inconsistance aux choix, les siens comme ceux de ses parents... y compris à celui que la psychanalyse venait malencontreusement servir à obturer d'inconsistance la vie elle-même...

Trop proche de ma propre articulation fantasmatique à la réalité, j'avais manqué à entendre l'absolu où la psychanalyse militante faisait bouchon pour elle, parce que je l'avais occulté dans la demande même de son père et de ma rencontre avec eux : je n'avais demandé aucun paiement de mon acte, laissant le demandeur supposer que je n'aurais pour sa fille pas à l'exercer. Au fond, Oslimythe, en érigeant mon travail en toute-puissance, ne dénonçait-elle pas le militantisme de son père en me le faisant endosser, pour ne rien avoir à lui en dire ?

Ainsi maintenait-elle entre eux l'usage de « pare-angoisse » que peut constituer l'idéologie... Comme je l'ai dit plus haut, mon oublieux orgueil me rappelait à un de mes axiomes préférés : nulle idéologie de la psychanalyse, pas plus dans la cure que dans l'accueil en société. Freud puis Lacan nous ont enseigné, ce que mon acte retrouve seulement : l'absence radicale de tout métalangage, et de tout Autre de quelque garantie que ce soit. Rien ne peut nous rassurer ni dans ni pour la vie. Accepter l'angoisse de la présence vide de l'objet du désir, angoisse qui marque le pas de la castration de la jouissance de l'Autre, voilà une position de l'analyste que j'avais pour elle oubliée, ce faisant je ne lui avais pas permis juste de se rencontrer.

Babouaurhum

Je prends note d'emblée de la demande parentale comme incluant un accompagnement « psy » de leur fille. Je pose un paiement ² qui, même modeste, offre sa page blanche à l'histoire qui va s'y écrire. Tout tableau a le cadre qui lui appartient, le livre ses feuillets.

Je vous passe tous les aléas de l'installation du transfert, jusqu'à ce point où prise dans la mise en fonction de son fantasme, sentant l'énervement progressivement m'envahir, je me mets en demeure d'inventer mille autres scénarios que le sien. La vie est devenue étouffante. Je finis par appeler ses parents. Sa mère me répond ; au fil de ses soupirs, je comprends qu'elle s'effondre, débordée par deux gamins excités. Le petit frère, me dit-elle, s'est encore fait voler son ordinateur... Quand j'évoque Babouaurhum, je l'entends submergée par l'angoisse que sa fille déverse sur eux depuis plusieurs jours, étalant tous les malheurs qu'elle subit à Dakar. En bons parents, ils croient leur fille, la comprennent quand les autres ne le font pas. Ainsi est leur vie familiale : contre tous, défendre ses enfants. Dans ces circonstances, mes ressentiments contre Babouaurhum tombent sur

2. La question de l'argent n'est pas vaine, quoique jamais vraiment posée, comme si ces rencontres devaient rester en marge du lien social commun. Bénévolat ou assistance d'État, elles demeurent en France hors les circuits sociaux contemporains, industriels et financiers. Ce défaut les rend peu légitimes pour ceux qu'elles reçoivent, réduites à de fausses identifications en miroir. L'idéologie du bien matériel, don des ONG, renvoie les questions d'argent à un hors symbolique insensé. Or, la légitimité sociale de notre acte est nécessaire à celui qui le reçoit, pour qu'il puisse s'inscrire dans la relation et le lien social.

cette mère affolée, que maladroitement je vexe d'un « et puis elle est insupportable ». Dans un souffle retenu, elle s'écrie : « Mais je l'ai bien élevée », puis écourte la communication, comme humiliée... ou... sur l'instant je l'ignore, comme si elle me sentait à mon tour opprimée, prise entre leurs deux angoisses... vide...

Je me raccroche toujours dans ces moments d'« horreur », prise pour « ce que je ne suis pas », à ma lecture de la cure de Winnicott avec la petite Piggie. Dans le transfert, il se glisse au cœur du triangle familial, sans rien dire ; de même Freud avec le petit Hans ouvrant la parole du père au fils... L'espièglerie des deux, jouant des mots, restitue une réalité supportable parce que alors lisible au-delà des affects traducteurs de jouissance... une espèce de savoir qui ne sait rien, qui n'est porté d'aucun signifiant, mais fait de l'air quand la famille veut bien admettre ce vide du sens, au-delà du cercle fermé du clan, qui avant portait horreur ou peur tout simplement ³.

Babouaerhum me cassait les pieds... mais était-ce tout ? Me revenait ma propre difficulté, toute féminine, à accepter une réussite, toute imaginaire... Mais le passage en ces termes est incontournable dans une civilisation aux idéaux de réussite, où l'angoisse se révèle n'être jamais aussi grande qu'au regard immédiat de l'objet conquis, étouffante, oppressante. Ce sentiment semblait envahir Babou en cette fin d'année, à l'annonce de ses bons résultats universitaires... Frayeur de perdre, masquée par la vraie crainte d'avoir gagné l'objet imaginairement phallique du désir... À me casser les pieds, à moi et à ses parents, ne nous demandait-elle pas de garantir à sa place ce que sa vie allait devenir ? Cet effondrement très hystérisé ne venait-il pas lui éviter la rencontre de la castration, qui justement s'ouvrirait à elle avec le dépassement du sens singulier de l'objet de sa réussite ? Je décidais de lui offrir une punition, avec l'idée de remettre en place un autre regard sur moi, mes mots, mes absurdités, l'imaginaire de ma grandeur... Bref, tout ce dont elle voulait faire réalité dans ses conversations duelles avec ses parents... renouvelant à l'envers le scénario familial dont elle m'avait fait part quelques mois plus tôt : « Il existe

3. Je me rappelle aussi à ces moments la douce présence de Rosine et Robert Lefort, capables de nous perdre dans Barcelone où nous roulions en quête du restaurant festif, quand j'étais moi-même perdue dans ma vie... peut-être même sans qu'ils s'en soient aperçus... et de conclure, on a fait une bonne balade, espérons une soirée aussi bonne...

un vilain castrateur quelque part sur terre, dont en famille nous sommes protégés, créant le nouveau pays des Bisounours dans lequel nous vivons unis par tout l'amour que nous savons donner et recevoir entre nous, seuls réparateurs. »

Sans rien dire, je l'emmenai un soir dans un restaurant chic, tenu par de proches amis. Par cet acte silencieux, incongru dans l'énervement qu'elle imaginait figé, j'instituais un autre regard, d'autres mots, d'autres mi-dits, un autre « moi » dans un monde qu'elle ne voyait pas, qu'elle n'imaginait même pas... J'existais aussi ailleurs... Je commençai en lui demandant ce qu'elle voulait comme apéritif. Puis en lui disant que je l'avais invitée pour la punir d'être si pénible avec moi, Ibou et tout le monde, puis si méchante avec ses parents, qu'elle emprisonnait dans son angoisse. Je précisai que le plus insupportable m'avait été dans l'après-midi, de me trouver en dispute avec sa mère, malgré moi, à son propos... Ça, non, je ne pouvais pas le lui permettre. J'aimais bien ses parents, des êtres « suffisamment bons » au sens de Winnicott, et je n'avais pas besoin d'elle pour arriver à me disputer avec eux, j'étais assez grande pour le faire moi-même, si je voulais ! Après un éclat de rire qu'elle ne put réfréner, elle soupire, soulagée : « C'est une drôle de punition, un repas au resto. » Je lui réponds pour moi cette évidence : « Oui, une punition pas drôle, c'est pas une punition. »

Je lui demande alors si au fond, quand elle a reçu ses notes, elle n'a pas pris peur de réussir... peur du chemin à faire pour arriver à son but, qu'elle renvoya alors au seul désir des adultes et non pas aux siens. Alors, se disputer avec madame Fourré, partir à cause de sa méchanceté, c'est le plus sûr moyen de ne plus avoir de doute sur ses capacités ou sur son désir à elle. On évite ainsi l'incertitude de l'avenir... et on continue de demander à papa maman la garantie éternelle du pays des Bisounours qui protège des vilains méchants loups. « Ça existe pas », me coupe-t-elle la parole, en éclatant de rire, suivi d'un silence. « J'y avais jamais pensé, au pays des Bisounours »... Alors pourquoi vous en rajoutez sur leurs illusions de vouloir vous voir vivre en cette terre bisounoursienne sur le fond de laquelle ils vivent leur vie... pour eux ou pour vous ? La première boucle était bouclée, je ne pouvais ni savoir ce qu'elle voulait... ni lui garantir quoi que ce soit de ce qu'elle en ferait, par contre j'étais garante d'un certain « bien vivre », tout relatif certes, mais quand même dans ma maison,

et là effectivement il y avait quelque chose d'énervant chez moi que je ne voyais pas.

Je ne sais plus les mots qu'elle employa ensuite, mais les jours qui suivirent furent sereins ; elle put se mettre à son office, redevenir créative, et ne plus prendre nos mots pour ceux qu'elle ne voulait pas entendre... La vie reprit son cours banal, parfois ennuyeux. Les portes d'une cure s'ouvrirent à elle dans une affirmation qui la surprit : « Depuis toujours je veux devenir professeur, mais je ne sais pas pourquoi. » Partir sans hésiter, avec un projet vraiment construit que sa culpabilité l'avait empêchée de me dire, arrêta sa répétition de Babouaaurhum au pays des Bisounours. Elle y prenait sa place, *heimlich* et *unheimlich*, ouvrant la vie au rêve et à toutes ses inventions, comme à toutes les rencontres fondées sur une vérité non niée de sa vie.

Contrairement à la cure analytique, où l'épure d'une situation à deux voix place un symbolique abstrait dans l'unique usage de la langue, l'accueil en société, d'un sujet qui s'y cherche, ouvre à cette dimension par la manière dont les autres, qui nous voient avec lui, vivent, parlent cette relation dont ils sont les témoins, accidentels ou non. Le scénario, qui cherche à se « fantasmatiser », à s'abstraire, s'y déploie sur la scène du monde. Le sujet, poursuivi par l'amour qu'il nous voue, nous prend pour ce qu'il dénonce et ce dont il se plaint. Le chœur des autres atteste le plus souvent par ses silences de « qui » nous sommes, à savoir « pas ça », et lui ouvre un au-delà possible pour ses élaborations fantasmatiques, lui ouvre la dit-mention de sa méprise comme ailleurs pour son fantasme, c'est-à-dire une vraie rencontre ou un vrai cadre de réalité, dans une vraie rencontre avec l'autre que nous sommes, bancal forcément, et véhicule du lieu de l'Autre, vide, où ses paroles s'adressent. Il s'agit bien dans ces moments de pas-sage de faire un pas de côté dans le scénario du sujet, tel qu'il puisse mettre en place le cadre de son fantasme pour que réalité en advienne.

Un des drames de l'entrée de la psychanalyse en société ne fut-il pas cette reprise maladroite des paroles de Françoise Dolto selon laquelle il fallait comprendre les enfants – adhérer à leurs maux et mots... donc aux signifiants ? Or, le passage au symbolique, modification du statut de la jouissance, s'effectue sur fond d'échec de toute

compréhension, sur le fond d'une écoute de la jouissance qui ne peut en aucun cas être compréhension des mots ou acceptation, mais s'y arrête d'en attendre les choix insus du sujet face à sa vie... Seule la rencontre de deux ou trois vérités qui ne se comprennent pas mais acceptent de s'inter-dire ouvre aux respirations vitales. La rencontre avec Babouaïrhum lui ouvre sa vérité à elle : « Entrer dans l'Administration, c'est rassurant, là au moins il y a un cadre. » Finalement, après un séjour d'une année d'angoisse et la chute d'un idéal de thérapeute, qu'elle croyait que nous lui voulions et qui n'était que le sien inscrit dans notre rencontre, elle accédait à sa vraie mesure à elle, son chemin tel qu'elle s'y sentait aujourd'hui, quelque chose aussi tissé dans sa lignée familiale... Elle nous en donnera sûrement des nouvelles....

Trois petites idées

Premièrement. Contrairement à ce que le sens commun soutient, la réussite dans une rencontre, au quotidien comme en cure, tient au fait qu'elle soit ratée dans les termes où le sujet nous y requiert. La rencontre naît de ce qui dans les signifiants n'a pas collé, a fait mystère aux uns et aux autres et ainsi laissé sourdre les vérités singulières... Le sujet s'en détache avec ses questions, laissant l'analyste praticien se demander qui il peut bien être pour lui, pour eux, et ce qu'il fait dans son corps pantin assidu à mimer la part humaine du monde...

Deuxièmement. Où est donc la psychanalyse à cet endroit ? Seulement là où nul ne l'attend. La question de l'humanité n'étant adhésive à aucune idéologie, sa transmission se retourne vers le sujet, qui se demande alors qui il est. Réduite aux trognons des vérités singulières qui seules trouvent leur mesure dans le transfert, elle confronte le sujet à sa demande, laquelle, même si elle n'est pas demande d'analyse mais demande matérielle ou affective, se révèle ne pouvoir en rien être satisfaite, donc devoir rencontrer l'élaboration – qu'il le sache ou non – du praticien qui la reçoit, suivant en cela les mêmes exigences éthiques que celles de la psychanalyse pour la cure. L'acte n'est pas psychanalytique en soi – technologiquement –, mais il est partie intégrante de la psychanalyse pour celui qui, dans les effets de sa propre cure, produit une élaboration dans le discours analytique à même de transmettre ce qu'il en fut pour lui de sa psychanalyse dans sa vie, et

dans sa rencontre des autres. En ce sens, aucun autre qu'un psychanalyste – parmi quelques autres aussi – ne peut faire qu'il advienne du psychanalytique en ces lieux où, comme dans la cure, la psychanalyse est production théorique de l'acte qui s'y apparie.

De toutes les manières, dans ses rencontres, comme dans une cure, le sujet n'ira pas plus loin que là où sa demande le porte... que ce soit dans notre bureau ou au quotidien... N'oublions donc jamais à cet endroit que ce n'est pas nous qui faisons qu'il y ait rencontre analytique ou cure analytique, mais le sujet lui-même. À nous seulement de ne pas l'en empêcher, la résistance étant toujours du côté de l'analyste, quand il donne des réponses aux questions qui ne lui ont pas été posées.

Troisièmement. Je veux vous faire entendre que cette lecture freudienne et lacanienne de la rencontre n'est pas sans conséquences sur les modalités de présence de la psychanalyse dans ce dit monde. La clinique oblige à l'admettre, vivants nous sommes d'éternels lecteurs d'un monde où nous nous regardons. Que les effets des technologies aient détruit les anciens modes de transmission d'où l'homme naît des échanges sensibles du langage, n'est-ce pas ce qui impose à la découverte freudienne les conséquences de son acte, quand elle n'en a jusqu'à présent pas pris la mesure. En effet, les analystes se sont vus à part du réel du monde, se laissant réduire à cet endroit à des signifiants moraux et idéologiques, les développant dans un huit clos tel un délire incompréhensible par le monde. Ainsi, ses discours se sont diffusés abscons ou simplistes, hors transmission, emportant avec eux leurs lots de ravages. À une mère que je rencontrais avec sa fille, j'essayais de faire mesurer qu'elle avait tout appris de la psychanalyse sauf le mode d'emploi... Des analystes qui se rengorgeaient dans leurs querelles, même légitimes, je dus désapprendre les « blablabla » pour réinventer des mots simples avec lesquels je pourrais parler dans la cité, sans lâcher l'éthique que les torts de mes anciens avaient su me transmettre.

Trois questions donc : la première interroge l'élaboration des miroirs de la clinique dans le lien social, les deux autres correspondent à la fabrication des phrases véhiculées du fait des intentions dans nos écoles et de ses extensions dans le monde. Représentant des représentations – dans un lien social qui s'invente en s'exerçant,

n'est-ce pas ce dont Maud Mannoni, Rosine et Robert Lefort savaient déjà faire semblant en organisant les journées « Enfance aliénée » : la castration – cette transformation apaisante de jouissance – ne vient d'aucun forçage d'aucun Autre, mais naît au sujet de sa parole prise et partagée avec les quelques autres aussi de l'espace des vies que nous inventons et créons ainsi... À cet égard, la psychanalyse ne doit-elle pas trouver ses mots en société, sans y perdre son éthique, c'est-à-dire nulle gloire, mais les exigences de sa seule fonction.

Alors peut-être pouvons-nous nous satisfaire d'avoir continué la phrase commencée par Jacques Lacan, citée plus haut, et la question relevée par Rosine et Robert Lefort dans leur préface à notre premier travail où, à la fin, ils me laissaient sur une question : « Certes, ce n'est pas le social qui peut, ni donner l'objet, ni en interdire l'accès. Alors, il s'agit – et c'est toute l'éthique de la psychanalyse – de faire qu'un acte laisse le sujet dans sa division. Mais est-ce possible dans le transfert au quotidien ? La question reste ouverte pour d'autres élaborations, à partir et seulement du lieu où elle se pose, où l'a posée l'auteur ⁴. »

4. R. et R. Lefort, « Préface », dans M. Fourré, *Les lieux d'accueil, espace social et éthique psychanalytique*, Paris, Z'Éditions, 1992, p. 8.

Nicolas Zorbas

CAPA : le temps de construction d'un espace analytique ?

Je vais vous faire part de mon expérience d'intervenant au CAPA (Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes) ainsi que de son fonctionnement. Je vais vous parler ainsi des quelques interrogations que soulève pour moi ma pratique au sein de ce centre.

Il s'agit d'un constat général fait par nous tous, la politique actuelle des soins en coordination avec le savoir médical ordonne au champ de la santé mentale un programme d'efficacité qui s'apparente au management. De ce fait, il est imposé aux institutions l'obligation de fournir un produit mesurable de leur activité. Par conséquent, la clinique en général et les méthodes basées sur la psychanalyse plus spécialement se trouvent directement attaquées, trouvant de moins en moins de place dans les institutions pour exercer leur pratique.

Préoccupée alors par le discours actuel et l'orientation politique de la santé mentale, notre communauté a eu l'idée de la création du RIP (Réseau institution et psychanalyse), comme un lieu pour débattre du rapport de l'institution et de la psychanalyse, ainsi que de l'ACAP-CL (Association des centres d'accueil psychanalytique du Champ lacanien) et du CAPA, auquel je participe comme consultant depuis trois ans.

Le CAPA a été créé, il y a cinq ans, suite à la constatation d'une pénurie d'offre générale de lieux d'accueil où se pratique une clinique qui se veut conforme au discours analytique. Le centre s'adresse aux adolescents et aux jeunes adultes et se situe à Paris. Pendant toute cette période de trois années, j'ai eu l'occasion de recevoir des demandes de patients d'une gamme d'âge très large : le plus jeune avait 12 ans et le plus âgé 28. La plupart d'entre eux arrivent au centre attirés par la gratuité de l'accueil. Quelques autres, suite aux recommandations d'amis qui connaissent l'existence du centre.

D'autres aussi sont orientés par leur généraliste à cause de troubles d'angoisse ou du sommeil. Enfin, il y a ces sujets qui se trouvent à l'écart de la prise en charge par d'autres institutions et qui finalement trouvent au CAPA un lieu de parole.

Cette offre de parole participe souvent à une limitation des effets nocifs de la jouissance du sujet. L'écoute analytique des efforts du sujet pour construire des fictions de vérité peut avoir un rôle thérapeutique. Cependant, notre offre n'est corrélée ni à un idéal thérapeutique, ni à un idéal d'adaptation, ni à une tentative de normalisation.

Cela est important à souligner, d'autant plus que les demandes sont souvent de cet ordre : soit des demandes de réparation des difficultés au travail (scolaire) – tant sur le plan comportemental que des performances –, soit une amélioration des rapports sociaux et de la normalisation de la personne. Suivant S. Freud, nous pouvons dire que « notre but n'est pas modeler l'esprit du patient selon les idéaux personnels, mais plutôt selon les dispositions et les possibilités que celui-ci renferme ¹ ». Alors, il s'agit d'abord de préserver l'écoute analytique de toute tendance à modéliser la cure et son déroulement.

Je me rappelle, par exemple, la famille de ce jeune garçon de 12 ans venue au CAPA, car elle considérait que son fils était « trop gros » et « cleptomane ». Elle voulait alors qu'un travail thérapeutique lui permette de changer. Il a fallu seulement quelques séances pour révéler la souffrance psychique bien réelle du jeune garçon, une psychose infantile voilée aux yeux de cette famille derrière ces deux manifestations symptomatiques.

Beaucoup de patients s'adressant au CAPA, comme souvent d'ailleurs en dehors, croient que l'efficacité thérapeutique va de pair avec la disparition du symptôme, symptôme conçu comme comportement à éradiquer. Bien sûr nous savons que dans la perspective psychiatrique le diagnostic du symptôme est externe. Mais pour ce qui est du symptôme qui s'adresse à l'analyse, il y a souvent implication du subjectif, une sorte d'autodiagnostic. À l'exception de quelques adolescents trop jeunes, le sujet se présente avec l'idée qu'il y a chez lui un phénomène qui le gêne, quelque chose qui « ne va pas ». Parce qu'il s'agit d'une première étape dans ce processus, il faut que

1. S. Freud, « Préface à la "méthode psychanalytique" de O. Pfister » (1913), tr. fr. de N. C. Scevy et C. Millot, *Ornicar?*, n° 2, mars 1975, p. 67-69.

l'empêchement qui constitue le symptôme soit d'une certaine façon pensé comme tel.

Dans un second temps, comme Lacan le disait dans son séminaire *L'Angoisse*, il faut que le sujet pense qu'il y a une cause à cela. À partir de ce moment-là, il est capable de transformer ses difficultés en question, des questions qu'il va peut-être adresser à l'analyste. L'analyste semble alors avoir les clefs du symptôme sous la forme du savoir qu'on lui suppose. Mais cette relation reste toujours fragile.

Prenons, par exemple, le cas de ce jeune homme de 16 ans qui venait au CAPA depuis presque un an. Malgré des difficultés à se mettre au travail, venir à ses séances lui permettait d'éviter de violents passages à l'acte et lui ouvrait une perspective de reconstruction psychique. Un événement aléatoire l'a ramené aux urgences de l'hôpital Cochin, où deux médecins urgentistes (dont un psychiatre) lui ont annoncé, ainsi qu'à sa mère, sur un ton tout officiel, qu'« il est un schizophrène atypique et [qu']il sera obligé de prendre des médicaments pendant toute sa vie. S'il respecte les doses, les choses vont s'arranger pour lui ». À la suite de cela, il a considéré qu'il n'avait plus besoin de venir me voir au CAPA, car les médicaments étaient suffisants. Malgré quelques séances où j'ai essayé de mettre en question ses considérations, ce jeune homme a décidé d'arrêter les consultations : la parole de ces médecins faisait office de vérité pour lui, en lui offrant en même temps le réconfort de s'épargner tout effort de travail psychique. Quatre mois après, sa mère m'a contacté ; elle était désespérée, car les passages à l'acte du jeune homme avaient repris avec une très grande intensité. Suite aux violences répétitives de son fils, elle avait décidé de s'adresser au juge et le jeune homme se trouve actuellement sous AEMO judiciaire.

Voyons dans cet exemple comment l'intervention de ces psychiatres replace l'axe sur lequel se trouve le symptôme pour ce sujet : ses « crises violentes », ces « moments où il s'affole » étaient au départ un élément gênant de son comportement, une manifestation morbide qu'il devait trouver les moyens de supprimer, raison pour laquelle il s'est adressé à un analyste. Le travail effectué au CAPA lui a permis de commencer à inscrire ces passages à l'acte dans la logique de sa propre histoire. Une sorte de dialectisation subjective de son symptôme eut lieu peu à peu, permettant de déplacer son point de vue d'une

synchronie (il parlait des « moments violents », des « réactions agressives », des « comportements ») à une diachronie, à un enchaînement sur la chaîne signifiante, en les inscrivant dans sa propre histoire subjective. Par le fait d'écouter le jeune homme en tant que sujet de la parole, une petite brèche s'ouvrait pour lui, permettant des déplacements possibles au long de sa chaîne signifiante, tout en limitant l'ampleur des manifestations de sa jouissance. Avec les propos des médecins en tant que représentants de la science, tout a été replacé sous un angle d'extériorité par rapport au sujet, effaçant la perspective de sa responsabilité face à sa jouissance et ses actes.

D'ailleurs, l'exemple ci-dessus me fait penser à un autre risque que j'ai rencontré souvent au CAPA. Les premiers moments de rencontre risquent de se limiter à un soulagement rapide de l'angoisse du sujet et de ses symptômes, réduisant l'opération à une simple approche psychothérapeutique destinée à se conclure relativement vite.

À ce point-ci, je voudrais évoquer deux conditions particulières, imposées par le cadre du CAPA et qui ont des effets très concrets sur l'exercice de notre pratique.

Premièrement, la gratuité de notre offre. Il s'agit sûrement d'une condition qui ne facilite pas notre acte. Nous savons très bien qu'au moins pour le sujet névrosé le premier rapport à la pratique analytique passe par une stratégie où il veut qu'on lui demande (par ses symptômes ramenés par petits bouts dans la séance) et il ne veut rien payer. Laisser croire au sujet que nous allons dans ce sens-là ne fait qu'augmenter ses résistances au travail analytique. Mais c'est vrai qu'au CAPA nous ne recevons pas seulement des névrosés. Bien au contraire !

Deuxièmement, les conditions préalables de ce centre permettent une délimitation très concrète du champ de notre action. Nous n'offrons pas la perspective d'une psychanalyse et cela fait une différence importante par rapport aux offres similaires que nous avons vues par le passé dans d'autres écoles ou sociétés psychanalytiques. Ainsi, le travail se limite au franchissement de ce seuil qui permet l'entrée dans la dimension analytique. Et cela à condition que les entretiens du début réussissent à ramener le sujet devant ce seuil. Ensuite, la seule proposition possible de notre part est celle d'une offre analytique dans le cadre du privé.

Il me semble que le CAPA par son existence et son offre ouvre la possibilité à quelques sujets de se trouver en contact avec la clinique psychanalytique. Donner au sujet cette possibilité, ce choix, par les temps qui courent, va à l'encontre du discours actuel. L'offre du CAPA, et de l'ACAP-CL plus généralement, constitue une alternative au discours du maître actuel quant au traitement de la souffrance psychique.

Le désir propre de chacun de nous, les intervenants, est bien sûr en jeu. Aussi, la conception qu'on se fait de la fin de l'analyse est déterminante de l'idée que nous avons quant à son entrée et par conséquent des entretiens préliminaires. Cela bien sûr ne veut pas dire que tout est joué d'avance, mais il constitue un indice du rapport qu'a le praticien avec sa pratique et qui ne s'ordonne pas sur l'axe d'une logique linéaire.

Je crois que nous tous, nous réalisons que les effets thérapeutiques ne constituent pas une caractéristique particulière de la psychanalyse. Les avatars du discours du maître (la suggestion, l'hypnose) peuvent aussi avoir leurs effets.

Cependant, en tant qu'analystes, nous visons à traiter le réel du symptôme. Nous ne pouvons pas nous contenter des simples effets thérapeutiques de l'offre, de l'écoute, ou pire encore d'une offre de guérison rapide. Ainsi convient-il de toujours se poser la question de la place du transfert et de sa dynamique. Il ne faut pas rester dupe de cette question ainsi que de celle de notre propre désir et de sa fonction dans la cure. Sinon, nous risquons d'en rester à une approche psychothérapeutique, ou encore à une approche psychologisant l'acte du praticien.

Intervenants du CAPAO

La cure en institution : que dire de l'expérience ?

Ce texte est écrit en équipe avec Isabelle Senaux, Fanny Boisseau et David Fischler afin de vous faire part de notre pratique et de notre réflexion sur la psychanalyse en institution à partir de notre expérience au CAPAO.

L'acronyme du CAPAO signifie Centre d'accueil psychanalytique pour adulte d'Orly. Cet intitulé propose d'emblée, sans ambiguïté et sans équivoque, une rencontre avec du psychanalyste, une rencontre qui peut devenir cure. Afin de bien poser cette offre nous en avons décrit explicitement les contours dans une plaquette diffusée à Orly, dont voici des extraits :

- « la psychanalyse offre au sujet la possibilité de s'y retrouver, d'élaborer un savoir sur ses répétitions, son fonctionnement, ses symptômes et sur le comment faire avec » ;

- « le CAPAO propose une démarche personnelle, en réponse à une demande de savoir » ;

- « il est proposé de rencontrer des analystes sans que la question de l'argent ne soit un frein ou une impossibilité ».

Cette plaquette éclaire les patients sur l'offre qui leur est proposée, libre à eux alors de s'en saisir en toute connaissance de cause, et elle élimine un certain nombre d'options, par exemple la prescription de psychotropes. Bien sûr, le caractère explicite de l'offre n'engage pas forcément le sujet dans une cure. C'est simplement une possibilité, une façon de renvoyer au sujet un « tu peux savoir ».

Avant d'aller plus loin, attardons-nous sur un autre aspect du CAPAO qui nous paraît essentiel : la psychanalyse est à l'origine de cette institution. Le CAPAO fait partie de l'ACAP-CL, l'Association des centres d'accueil psychanalytique du Champ lacanien. À l'intérieur de cette association, se trouvent plusieurs centres, qui évoluent

chacun indépendamment, mais dont les analystes font tous partie de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien. En conséquence, c'est la psychanalyse, avec plus particulièrement l'enseignement de Jacques Lacan, qui est le langage commun et le socle de ces institutions.

Le CAPAO reçoit des patients depuis septembre 2009. Il s'agit en quelque sorte d'une institution en développement. Nous nous efforçons de la faire évoluer en fonction de la réalité de la clinique et de celle de notre désir d'analyste. Ainsi, le choix des analystes est réalisé par le directeur, et l'évolution du recrutement se fait en fonction du nombre des demandes des patients.

Dès le début nous sommes convenus de nous réunir une fois par mois avec le directeur, Jean-Pierre Drapier, afin de parler de clinique et d'aborder également les questions de fonctionnement. Très vite, nous avons eu le désir de constituer un groupe de travail supplémentaire qui soit extérieur à l'institution ; ainsi, nous nous retrouvons en groupe de contrôle une fois par mois avec un analyste membre de l'EPFCL, Yves Lebon. Ce travail nous aide à nous décentrer de l'institution, à pouvoir fonctionner à partir d'un à-côté. À ces deux modalités de travail s'ajoutent des réunions régulières entre analystes du CAPAO, où nous partageons nos expériences dans le but d'élaborer une réflexion sur notre pratique.

Il s'agit donc bien d'une institution, en ce sens que le savoir circule : entre analystes, avec le directeur, en groupe de contrôle et bien sûr chacun de notre côté dans nos propres contrôles. Le savoir circule et il en résulte des effets dans les séances avec les patients.

De la même manière, notre participation à l'École, les enseignements que nous en retirons ont des effets quant à notre position d'analyste. En fin de compte, nous parlons ici des « quelques autres » dont s'autorise l'analyste en plus de lui-même.

Le CAPAO, qui a pour base la psychanalyse et qui fait l'offre d'une rencontre avec du psychanalyste, nous amène à nous positionner autrement que dans certains lieux où nous exerçons chacun de notre côté comme psychologue, médecin ou éducateur et où nous nous servons de la psychanalyse comme outil. Au sein du CAPAO, nous nous autorisons à être psychanalyste et nous constatons à quel point notre acte est cautionné par l'institution.

Revenons à la pratique. L'institution est hébergée dans les locaux du CMPP d'Orly et cette localisation a toute son importance. Le projet du CAPAO a été réalisé en étroite collaboration avec la mairie, qui a permis son hébergement dans le CMPP, déjà bien reconnu par les habitants comme une structure municipale ouverte aux enfants qui en ont besoin.

La municipalité, reconnue pour ses actions sociales, a pris à cœur de faire connaître le CAPAO à ses administrés. Ainsi, après seulement un an d'exercice, nous sommes bien repérés par les habitants, les médecins ou encore les structures médicales et sociales des alentours, qui nous orientent les patients qu'ils savent intéressés par une démarche analytique. Ce partenariat avec la municipalité nous paraît essentiel. Il nous assure une place au sein de la cité, repérable en quelque sorte comme une institution qui assumerait la fonction de « psychanalyse de secteur ».

Comme le souligne Christian Demoulin dans son livre *La Psychanalyse, thérapeutique ?*, « la clinique n'est pas immuable, elle est liée au malaise dans la civilisation, elle ne peut être que de son temps et de son lieu ».

Parlons du transfert

Le patient s'adresse dans un premier temps à l'institution en général, sans adresse précise à l'endroit d'un analyste en particulier.

C'est un transfert à partir d'un autre qui a transmis l'information sur l'existence du CAPAO (médecin généraliste, psychiatre, autres institutions comme le CMPP lui-même). Nous avons vu que « cet autre » s'inscrit dans le relais tissé avec des partenaires divers. Faire des passerelles entre les gens signifie déjà une rencontre, qui n'est pas prévisible, qui s'appuie sur du presque rien, mais qui fait opérer la psychanalyse dans son champ social, politique et humain.

Le transfert, dans un premier temps, est tourné vers l'institution. Certains patients exposent déjà aux secrétaires l'urgence de leur situation. Une secrétaire ira un jour chercher dans la rue une patiente qui se disait complètement perdue à quelques mètres de là. Cette analysante vient encore actuellement. On voit que c'est toute l'institution qui participe à l'amorce du transfert. Le premier rendez-vous est pris au téléphone, donnant un ton, une voix et un nom. Au

fil des séances, le transfert se concentre vers l'analyste dans le dépôt d'une souffrance à partir d'une parole singulière.

La grande majorité des patients qui s'adressent au CAPAO sont en grande souffrance. Ils expriment l'insupportable de leur symptôme. En effet, ce n'est pas le symptôme (qui dure parfois depuis bien longtemps) qui les amène à entamer un travail analytique, mais bien le fait qu'ils ne le supportent plus. Cette position subjective qui s'exprime par le « refus de continuer ainsi » est le premier levier qui peut leur permettre de produire du savoir, à partir de leur symptôme.

Pour revenir à la plaquette, nous précisons qu'au CAPAO, la rencontre avec un analyste peut, je cite, « permettre de dénouer des urgences psychiques, de mettre au travail les questions d'un sujet, voire d'entamer une cure analytique ». Au moment où il est submergé par le mal-être, le simple fait d'être entendu suffit à apaiser l'urgence. Ce témoignage, de ce qu'il est à un Autre, a bien souvent des effets thérapeutiques, et il arrive que le sujet s'en contente, sans vouloir aller plus loin. Bien sûr certaines questions l'ont troublé, mais parfois il ne veut rien en savoir.

Voyons comment un patient peut se saisir de l'offre du CAPAO pour dénouer une urgence psychique sans vouloir aller plus loin. Cet homme est de retour à Orly suite à sa récente rupture conjugale. Sa femme lui reproche une conduite « bestiale » dans leur rapport.

À la première séance, il se dit perdu, après quinze ans de mariage et deux enfants. Il n'a pas vraiment de revendication mais il « trouve ça dur ». « Il est vrai, dit-il, en regardant en arrière que mon comportement n'est pas dans la normalité », mais il s'interroge, car « aucune femme ne [lui] avait dit cela auparavant ». Lorsqu'il rencontre sa femme, il est toujours amoureux d'une autre. Au bout de quelques mois, sa femme a une grossesse « trop vite arrivée », dit-il. Cet événement va entraîner de la part de l'autre femme la rupture. Il s'ensuit pour lui un sentiment de tristesse, où il dit perdre ses « espoirs », puis il remarque que depuis ce temps il est agressif, voire insultant avec sa femme.

Dans un autre temps, il peut dire qu'il n'a pas toujours été « réglé » avec les femmes et d'ailleurs que dans l'acte sexuel avec la sienne, il « ne prenai[t] pas de manières » et se contente d'un « j'étais jeune ». Il remarque qu'il a beaucoup de besoins sexuels insatisfaits

et « de trop ». Il se souvient qu'enfant il entendait sa mère dans la chambre parentale avoir, dit-il, « des cris de douleurs ».

À la dernière séance, l'analyste apprend que sa mère l'affublait du nom de « petit zizi », ce qui dans la réalité s'est traduit de 3 à 7 ans par le fait d'avoir à subir des piqûres d'hormones de croissance. Il s'exclame : « Elle est folle d'avoir fait un truc pareil. »

Ce patient était dans une urgence lors de sa demande et à la première séance il présentait un « laisser-aller » flagrant tant vestimentaire que dans l'hygiène corporelle. Il se montre beaucoup mieux dès la deuxième et se redresse au fur et à mesure.

Bien qu'il puisse mettre en récit sa situation actuelle et qu'il fasse du lien avec certaines parties de son histoire, il ne sait pas très bien ce qu'il pourrait faire de ce savoir qui émerge et il s'arrête là. Il est venu dire à un analyste un passage difficile de sa vie mais n'en constitue pas un symptôme.

Le désir de l'analyste, qui se soutient principalement de sa propre cure, ne permet pas pour autant à tous les patients d'entrer dans « ce procédé pénible et lent », comme le dit Freud dans *La Technique psychanalytique*. Il nous paraît capital de respecter le désir de ces sujets et d'accepter que tous les patients ne peuvent pas s'engager dans une cure malgré des éléments de transfert.

La rencontre avec du psychanalyste permet à certains sujets de s'interroger sur leur responsabilité dans ce qui leur arrive. La demande décolle de la plainte. L'inquiétante étrangeté qu'il éprouve interpelle le sujet. Il exprime l'idée que, finalement, l'origine du symptôme est peut-être en lui, comme :

- ce patient souhaitant profiter d'une accalmie entre ses périodes de dépression pour réfléchir à ce qui les provoque ;

- cette femme qui s'interroge sur l'impact de son angoisse dans le refus de manger développé chez ses enfants ;

- cette patiente qui se questionne sur la répétition de ses échecs amoureux et sa responsabilité dans ce choix d'objet, toujours identique ;

- ou encore cet homme anéanti depuis qu'il est entré dans une rage folle contre un ami qui draguait sa femme. Ils se sont battus et il s'est retrouvé face à des pulsions meurtrières. C'est dans la

rencontre avec l'analyste qu'il a enfin pu verbaliser cet effroi qui l'avait déshumanisé.

Cette rencontre est des plus singulières pour chacun. Elle peut chez le patient faire émerger une question subjective à partir de cette souffrance en trop, avec laquelle il n'arrive plus à fonctionner.

La « tâche thérapeutique » au sens de Freud n'est pas de reconforter, ni de suggérer ou d'influencer, mais plutôt que le patient, mis à la tâche de la parole, produise un savoir sur lui, savoir qui est un « acquis pour l'avenir ¹ ».

Nombreux sont les patients qui expriment la nécessité de mieux se comprendre. Ils interpellent l'analyste qu'ils supposent savoir quelque chose de l'énigme qui les anime. Le chemin est long jusqu'à ce qu'ils passent de cette demande à la production d'un dire qui leur soit propre. C'est à travers le transfert que le sujet en arrive à lâcher prise, à accepter qu'il est le seul qui puisse produire une vérité sur lui-même.

Cette bascule qui s'effectue réellement dans une analyse traditionnelle par le passage au divan s'opère de manière plus délicate au CAPAO. Nous fonctionnons sans divan « pour l'instant ». C'est une question qui nous fait réfléchir. D'un côté, il ne serait pas impossible d'installer un divan dans un bureau. D'un autre côté, s'impose une question plus large : « Est-ce le divan qui fait analyse ? »

Il y a au CAPAO des patients qui s'engagent dans une mise au travail de leur parole. Cela nous amène à voir dans la pratique comment l'absence de divan influe sur la posture de l'analyste et sur celle du sujet assis en face à face.

Il s'agit de la posture du corps, de la direction du regard, de l'inflexion de la voix, qui dans les entretiens du début sont accrochées à la figure de l'analyste et qui, par le maniement du transfert, s'en détachent. Au fil des séances, le corps se détend, se détourne. Le regard se fait vague, comme tourné vers l'intérieur. Nous voyons comment, dans le corps du sujet, s'incarne ce glissement du sujet supposé savoir : de l'analyste à lui-même.

Du côté de l'analyste, cette contrainte de l'absence de divan nous amène à poser d'autant plus fermement notre acte. D'accepter,

1. S. Freud, *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 8.

sans ciller, de se laisser traverser par le transfert et de se voir passer, pour le sujet, de la position de grand Autre à celle d'objet. Le face-à-face rend plus complexe et laborieux le laisser-aller du sujet, mais il nous semble important de pointer que le laisser-faire du psychanalyste qui doit passer au-delà de sa propre frustration doit aussi faire avec cette contrainte.

Une autre question que nous tenons à poser ici afin de faire avancer la réflexion est celle de l'argent. Dans le texte de la plaquette, nous exprimons qu'il « est proposé au CAPAO de rencontrer des analystes sans que la question de l'argent ne soit un frein ou une impossibilité ».

Quelques patients sont dans une précarité telle qu'il leur serait impossible de dépenser leur argent autrement que pour se nourrir ou payer leurs dettes. À propos des autres patients, ceux qui ne relèvent pas de cette précarité qui pourrait justifier la gratuité, nous nous interrogeons sur le paiement des séances. Ici se rencontre un problème de poids : aux alentours d'Orly, en dehors du CAPAO, il n'y a pas de psychanalystes. S'engager dans une cure est un acte qui coûte, c'est un fait. Dans le secteur d'Orly, cela relève du parcours du combattant.

En tant qu'institution située au cœur de la cité, nous ne pouvons ignorer ces sujets qui formulent une demande de faire une analyse. Nous nous interrogeons cependant sur ce point : jusqu'où pouvons-nous les accompagner dans la mise au travail de leur parole sans qu'ils y contribuent financièrement ?

En suivant Lacan, nous pouvons rappeler que la fonction du paiement est de pacifier la jouissance. « Pacifier » est l'étymologie du mot payer. Il s'agit donc là de renoncer à sa jouissance, de la céder à l'autre. Le risque d'une gratuité pour tous serait que le sujet ne cède rien de sa jouissance et qu'il se retrouve englué dans une impasse.

C'est le cas de cette patiente qui est venue au CAPAO en formulant son symptôme ainsi : « Au travail, ils m'ont mise dans un placard. » Elle vient plusieurs semaines sans dire à l'analyste qu'elle s'éclipsait du bureau en prétextant un rendez-vous de travail au CMPP. Elle peut parler de son angoisse de ne servir à rien, de son refus de la solitude et s'émerveille du fait que, depuis qu'elle vient, le symptôme est moins bruyant. Elle arrive à dormir, à mieux supporter sa condition au travail, à ne plus, comme elle le dit, « en faire une affaire d'État ».

Elle ne parvient cependant pas à s'engager plus avant. À la fin de chaque séance, quand l'analyste se lève, elle lui demande : « Vous pensez qu'il faut que je revienne la semaine prochaine ? » Les multiples interventions de l'analyste qui lui signifie que cette décision lui revient n'y changent rien. Dans les séances, elle tourne en rond, ressassant tous ses malheurs.

Lorsque l'analyste lui pose explicitement qu'elle doit venir en dehors de son temps de travail, elle décolle de ce point de jouissance qu'est son symptôme et s'engage en tant que sujet dans ce qui lui arrive. Il lui devient possible de dire que, finalement, ce n'est pas la première fois qu'elle se retrouve dans un « placard » au travail, dans sa vie de famille et sa vie amoureuse. Elle admet en le formulant qu'avec son caractère emporté elle provoque ces situations et qu'elle trouve son compte dans cette relation à l'autre qu'elle met en place de géôlier.

Ici l'analyste a pu mettre un terme à la gratuité en faisant barrière à la jouissance, en insistant pour qu'elle donne de son propre temps. On voit quels effets cela a produits chez le sujet dans l'appropriation de son dire.

C'est par le transfert que le sujet parvient à produire du savoir à partir de son symptôme, à détacher le S1 et le S2. La fonction du paiement est de permettre au sujet de s'approprier cet espace entre S1 et S2, de se l'acheter pour accepter qu'il lui appartienne.

L'argent est du registre du réel. On voit comment l'analyste peut aussi se servir d'autres points de réel qui coûtent au sujet. Jouer sur l'espace et le temps comme dans le cas de cette patiente.

De même pour cette femme qui demande à son premier rendez-vous s'il est possible de lui donner le même horaire que son fils suivi au CMPP, afin de lui éviter de venir au même endroit deux fois dans la semaine. L'analyste lui renvoie que, justement, il est important de différencier les lieux et les adresses. Il ne cédera pas, et cette jouissance d'être en relation fusionnelle avec ce fils qui lui ressemble tant se formulera plus tard dans son analyse. Concrètement, cette femme a dû s'organiser pour faire garder ses enfants de 7 et 12 ans, puis après plusieurs mois elle a pu accepter de les laisser seuls le temps de venir à sa séance. Ici, l'analyste a imposé un prix non négociable en ne fléchissant pas sur l'horaire et le jour de la séance et le

sujet a dû céder sur sa jouissance, ce qui a permis de faire une place à sa parole.

Il nous semble que la question de la gratuité est toujours mise à l'épreuve, avec chaque patient, cependant elle demande une certaine souplesse. Elle reste une question non tranchée, ouverte sur une dynamique de traitement avec le réel de l'objet. La psychanalyse n'est pas une loi qu'on érige en un dogme. Elle doit garder sa souplesse dans son rapport à l'autre qu'est le patient pour permettre à celui-ci d'y déposer ses questions. Le psychanalyste doit veiller à ce que ce travail ait une valeur sans que le sujet en paye un prix qui ne soit pas le sien.

Il reste ce point important à soulever : le bénévolat des analystes. Lacan précisait que la fonction de l'argent, c'est que l'analyste soit payé. Si beaucoup de patients nous interrogent sur leur participation financière, quelques-uns nous posent aussi la question de notre rémunération. Ici nous retrouvons l'importance d'une institution ancrée dans le lien social. Nous renvoyons au patient que c'est avec l'association que se traite cette question.

Conclusion

Le dispositif premier du CAPAO est la rencontre avec du psychanalyste. Nous avons vu qu'il permet une mise au travail de l'inconscient et que certains sujets produisent un savoir les concernant.

Nous faisons l'expérience d'un travail analytique qui se fait en institution. Il nous semble que, même pour ceux qui ne viennent que quelques séances, il y a des effets que nous ne pouvons saisir, et nous faisons l'hypothèse qu'il s'est passé quelque chose.

Isabelle Choulloux

Murmures et hurlements

Y a-t-il du psychanalyste en institution ? Tel est le titre de cette journée de travail qui nous réunit. Telle est également la question que je m'étais posée en commençant à exercer ma profession, psychologue clinicienne en institution. Cette journée, au-delà des questions qu'elle suscite, est l'occasion de rassembler quelques éléments de réponses.

Y a-t-il du psychanalyste en institution ? De prime abord, on pourrait répondre non pour plusieurs raisons. D'abord, peu de cliniciens sont embauchés en tant que psychanalystes dans les institutions ; je ne connais qu'un exemple, l'IRAEC, l'Institut de recherche appliquée pour l'enfant et le couple, dirigé par Bernard Toboul. Au mieux, on parlera donc d'orientation analytique. De fait, peu de patients arrivent en formulant clairement une demande d'analyse.

Dans les institutions, mis à part celles dirigées par un psychanalyste, la psychanalyse est le plus souvent « clandestine » : elle circule à travers les discussions, les débats, les références des uns et des autres. Au mieux, elle oriente les cures, terme qui semble finalement le mieux approprié pour parler du travail réalisé en institution. Elle oriente les cures, mais comment ? C'est finalement la question à laquelle j'essaierai d'apporter quelques éléments en me basant sur mon travail dans un foyer d'accueil médicalisé accueillant des adultes autistes, qui servira de base à ma réflexion.

D'abord, le mot *cure* me semble particulièrement bien choisi pour aborder le travail en institution, car il dérive de *cura*, soin, surveillance. Son lien avec le monde séculier est flagrant, mais ce mot désigne également une fonction ecclésiastique. Ainsi, la plupart des asiles ou foyers étaient tenus par des congrégations religieuses, comme Sainte-Anne par exemple, originellement destinés à accueillir

les pestiférés puis transformés pour accueillir les aliénés afin de garantir l'isolement et l'enfermement. La caution scientifique et médicale ne vint que par la suite, au moment où ces lieux devinrent des asiles (en 1656, fondation par un décret d'un hôpital général servant de lieu d'internement pour les fous).

Foucault souligne l'apparition de cette nouvelle pratique qu'est la cure et date son apparition, « la plénitude de son sens ¹ » à l'âge classique. Folie de l'âge classique qu'il illustre par la figure du *Neveu de rameau*, donc folie qui ne peut se concevoir de nos jours sans la période des Lumières, qui scelle définitivement la dialectique entre folie et raison.

Foucault, dans son *Histoire de la folie à l'âge classique*, définit la cure ainsi : « Toute cure est donc, en même temps qu'une pratique, une réflexion spontanée sur soi et sur la maladie, et sur le rapport qui s'établit entre elles. Le résultat n'est plus simplement constat, mais expérience ; et la théorie médicale prend vie dans une tentative. Quelque chose, qui deviendra bientôt le domaine clinique, est en train de s'ouvrir ². » C'est donc une nouvelle méthode qui prend place, où le malade devient un patient faisant partie d'un dispositif global, mais où on repère bien des lieux, des acteurs, des techniques et des patients. Il n'est donc plus qu'une partie du dispositif à partir duquel la connaissance médicale pourra progresser. De cette méthode, Foucault fait clairement de Freud un héritier de Charcot ainsi : « Dans ces cures vite jugées fantaisistes, naissait la possibilité d'une psychiatrie d'observation, d'un internement d'allure hospitalière, et de ce dialogue du fou avec le médecin qui, de Pinel à Leuret, à Charcot et à Freud, empruntera de si étranges vocabulaires ³. »

Travailler en institution nous inscrit irrémédiablement dans le soin et dans le défaut de ce qui n'a pu être éduqué ; les maîtres mots restent « soigner » et « faire travailler » le plus grand nombre.

À partir de là, la question du prix, condition de l'analyse, est complètement hors circuit et celle de l'acte analytique subsidiaire. D'être irrésolues, elles tournent à vide quant à savoir :

– ce qu'un psychanalyste peut demander à un patient ;

1. M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 387.

2. *Ibid.*, p. 387.

3. *Ibid.*, p. 388.

- comment un psychanalyste peut travailler dans une institution et selon quelle(s) finalité(s).

Quoi qu'il en soit, ces questions, pour qui se les pose, relèvent de l'éthique de la psychanalyse. En effet, il convient de préciser, y compris dans une institution si on est orienté par la psychanalyse, ce qu'on y fait, comment on travaille et pourquoi. Questions à partir desquelles on pense la psychanalyse et qui contribuent à articuler l'institution à la psychanalyse.

Peut-on alors penser que le discours analytique pourrait apparaître dans une institution ?

À mon sens, la façon la plus féconde de répondre à « y a-t-il du psychanalyste en institution ? » est d'abord d'admettre que l'on puisse tirer un enseignement de cette pratique en institution, donc aller vers une production de savoir. L'horizon de la pratique en institution serait donc une hystérisation de la question, ce qui est visé par le discours hystérique étant le savoir. Un des points d'achoppement de ce travail pourrait donc être le discours de l'hystérique, mais pas sans les autres discours. Donc une des façons de concevoir ce travail serait de s'offrir à l'enseignement, rejoignant par là même la position de l'analysant par le questionnement hystérique où l'agent est le sujet divisé.

Lacan, dans *L'Envers de la psychanalyse*, précise que le dispositif analytique suppose d'en passer par « le discours hystérique, puisque c'est la loi, la règle du jeu ⁴ ». Au-delà de cette première proposition, il pourrait s'agir d'appliquer un savoir acquis de l'analyse dans la façon de mener son travail. Le désir de savoir est ainsi le moteur de l'entreprise mais articulé à une formalisation, à la tentative d'en construire un savoir articulable, savoir qui peut être dialectisé et approfondi en étant soutenu et adressé. Lacan, toujours dans *L'Envers de la psychanalyse*, affirme que « l'hystérie de ce discours [...] n'est en fait que la marche des écoles ⁵ », donc le discours hystérique est au cœur de l'élaboration du savoir analytique.

Toutefois, même si cela indique la structure et le fondement du questionnement dans une institution, cela n'implique pas l'acte analytique qui met la vérité à la place du savoir. Le fondement de cet

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 36.

5. *Ibid.*, p. 38.

acte pourrait-il être le fameux « croire en l'inconscient » ? La condition de l'acte analytique est le court-circuit du lien entre la signification, la pensée et le langage. En effet, « croire en l'inconscient » pourrait bien instaurer la certitude nécessaire à l'acte analytique, lui apporter son efficace. Ce « croire en l'inconscient » ne viendrait pas *ex nihilo* mais serait tiré de l'expérience d'une analyse.

Dans *L'Éthique de la psychanalyse*, Lacan questionne clairement la place du psychanalyste, affirmation faisant écho à la pratique en institution : « Sommes-nous simplement, nous analystes, à cette occasion, ce quelque chose qui accueille ici le suppliant, qui lui donne un lieu d'asile ? Sommes-nous simplement, et c'est déjà beaucoup, ce quelque chose qui doit répondre à une demande, à la demande de ne pas souffrir, au moins sans comprendre ? Dans l'espoir que, de comprendre, il ne libérera pas seulement le sujet de son ignorance, mais de sa souffrance elle-même ⁶. »

Ce passage éclaire la question qui se pose de façon pressante en institution, où les difficultés sociales avec leur fond d'exclusion se conjuguent à la souffrance personnelle. Mais se cantonner à ce rôle, celui de la charité, exclurait toute possibilité du discours analytique.

Le propre du discours analytique est de faire fonctionner le savoir du psychanalyste en termes de vérité. Y a-t-il quelque chose de cet ordre dans le travail que nous menons ? Donc vérifier l'acte analytique dans une institution équivaldrait à interroger l'interprétation, soit la coupure signifiante. Le discours analytique a un rapport étroit avec le temps par la coupure qu'il introduit dans les dire, coupure qui court-circuite la pensée, la recherche de vérité et le raisonnement de l'association libre. Peut-il être question de cela lorsqu'on travaille avec des patients psychotiques ou autistes ? Il ne semble pas, mais un travail par la parole y est cependant possible dans le sens où elle opère sur la jouissance.

Freud parle de la mission impossible de psychanalyser. En 1937, dans « Analyse sans fin, analyse avec fin », il écrit : « Arrêtons-nous un instant pour assurer l'analyste de notre sincère compassion, sachant qu'il doit, dans l'exercice de son activité, satisfaire à de si lourdes exigences. Il semble presque, cependant, qu'analyser soit le troisième

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 365.

de ces métiers "impossibles", dans lesquels on peut d'emblée être sûr d'un succès insuffisant⁷. » En 1937, alors qu'il a passé sa vie à inventer la psychanalyse, Freud, avec un ton emphatique adressé à ses collègues, la range parmi les métiers « impossibles ». Un peu plus loin, il continue sur le même ton et parle du « malheureux psychanalyste »... Chez Freud, cette aporie une fois posée sert à aller au-delà des contradictions, lui qui a inventé la psychanalyse... Donc impossible si on n'en a pas le désir chevillé au corps.

Cet impossible redouble en réalité un premier impossible déjà posé quelques années plus tôt dans les *Nouvelles conférences*, en 1932, où Freud décrit l'activité psychanalytique comme « difficile et exigeante⁸ » et explique : « La psychanalyse possède le médecin totalement ou pas du tout. » Avec cette formulation, il est déjà clair que le désir du psychanalyste ne se décide pas mais qu'il s'assume pour servir la psychanalyse. En 1932, Freud pose clairement que « les psychoses sont de façon générale inaccessibles à la thérapie analytique », toutefois cette affirmation souligne surtout le paradoxe freudien qui ne l'avait pas empêché d'écrire, de façon absolument inédite, les « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa. Le Président Schreber », parues en 1911.

La proposition de Lacan : « La psychose, c'est ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas⁹ » n'est finalement qu'en contradiction apparente avec la position freudienne, étant donné que Freud avait proposé un abord absolument inédit des psychoses. En revanche, Lacan ira plus loin avec son apport sur les nœuds borroméens et le sinthome en avançant qu'au-delà de la question de la fin il y a celle de la passe et de l'incurable propre à chaque sujet.

Donc, que peut-on apprendre d'une pratique en institution et comment intervient-on ? Il me semble intéressant d'y répondre de façon clinique en me basant sur une petite partie de mon travail effectué. On y vérifie qu'avec chacun, la clinique se perçoit sous une lumière différente. Quand Freud parlait d'oublier pour chaque patient

7. S. Freud, « Analyse sans fin, analyse avec fin », dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 2005. p. 67.

8. S. Freud, « Éclaircissements, applications, orientations », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, p. 48.

9. J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar?*, n° 9, 1977, p. 12.

toute l'expérience, je crois qu'il parlait de créer du sur-mesure pour chaque sujet rencontré.

Dans le foyer où j'interviens, j'ai été amenée à suivre Paul. Dès sa petite enfance, le diagnostic d'autisme avait été posé, car sa mère avait très vite repéré son indifférence : Paul ne la regardait pas, ne pleurait pas, ne tendait pas les bras lorsqu'elle s'avançait vers lui. Robert et Rosine Lefort¹⁰ soulignent fort pertinemment que l'accès à l'Autre est impossible pour les enfants autistes. Au niveau pulsionnel, la poussée manque à faire boucle qui englobe l'Autre et l'objet. Rosine et Robert précisent ce qu'il en est de l'activité pulsionnelle de ces petits enfants : pas de circuit pulsionnel avec l'instauration des objets oraux, anaux, scopiques... Par la suite, Paul avait parlé mais sans jamais s'adresser aux autres, il n'avait pas davantage demandé à vivre au foyer. Son mutisme était frappant. La majeure partie du temps, il suivait, se pliait sans la moindre discussion à ce qu'on lui demandait, jusqu'au moment où tout partait en éclats. Le silence était rompu par des colères aussi destructrices qu'imprévisibles, où il se mettait à hurler et alors à parler, mais à personne. Il était pris jusqu'à l'incarner dans une injonction surmoïque : « Jouis », qui faisait retour dans le réel. Cet impératif se manifestait au grand jour lors des passages à l'acte où il demandait en criant des « gâteaux », de « l'eau » ou « les toilettes ».

Au quotidien, il s'imposait toute une série de rituels à peine visibles garantissant l'immuabilité de son existence et toute perspective de perte qu'induit une découverte. L'ordre symbolique était toujours sur le point de voler en éclats, sans ce support qu'est le phallus qui médiatise le rapport au monde et aux autres. Il avait appris certains comportements qu'il réalisait en automate sans qu'il y trouve un fondement, à part un impératif absolument insupportable.

Paul vint progressivement une puis deux fois par semaine en groupe de parole. Il resta très longtemps à m'écouter ainsi que ceux qui étaient autour de lui. Comme il ne parlait à personne de façon avérée, la seule possibilité de mettre en place le moindre travail fut de commencer à m'adresser à lui en ayant de fait le privilège de pouvoir ne rien lui demander à part de venir. Au début, il y eut les jours où cela était impossible. Il ne réussissait à rien faire de la journée,

10. R. et R. Lefort, *La Naissance de l'Autre*, Paris, Seuil, 1980.

toute perspective d'activité était impossible sous risque de voir éclater cette inertie qui lui servait de carapace. Par la suite, il put venir de façon plus régulière.

Ainsi, les séances débutèrent, je commençais à lui raconter une histoire en murmurant, la sienne, à travers des anecdotes glanées, parfois des histoires décalées et humoristiques. Il commença à répondre oui dans un souffle de façon presque inaudible. Un jour, de façon absolument inattendue, il se mit à sourire puis à rire avec une véritable joie alors qu'il avait été parfaitement immobile jusqu'alors. De toute évidence, cela n'était pas un rictus nerveux, mais il riait aux éclats, des larmes coulaient alors sur ses joues. On constata par la suite qu'un peu d'apaisement se faisait jour dans la vie quotidienne. Pour cet homme, la parole écoutée, le langage avait eu une prise sur le réel du corps et de la jouissance de façon absolument imprévisible par la narration d'une histoire sur le ton de la confiance. Colette Soler, dans *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, dans d'un chapitre intitulé « Quelle place pour l'analyste ? », définit la place de l'analyste en tant qu'« Autre primordial et réel ¹¹ » et précise avec justesse « avec son corps et avec ses mots ¹² » ; eh bien, je ne saurais mieux dire.

Une façon décalée d'entendre la jouissance dont ce sujet était envahi, un travail par la parole murmurée tout en périlicant la dimension du regard avaient permis à Paul de trouver un lieu d'adresse à sa vie et ce... dans une institution.

11. C. Soler, *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002, p. 79.

12. *Ibid.*

Chronique

Petits riens

Claude Léger

Qui a eu l'idée saugrenue de célébrer Louis-Ferdinand Céline, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort ?

Il allait de soi qu'en période d'indignation, cette « célébration » serait contestée et, s'il était encore de ce monde, par Céline le premier. Aussi, le « décélébrer », comme l'a fait le ministre de la Culture, aboutit à rendre vive ce qui était l'os de sa jouissance, celle de passer pour une victime. De ce point de vue, la comparaison qui a pu être avancée¹ de la position de Céline avec celle de Sade semble pertinente : « le Juif » érigé en Autre jouisseur par Céline dans *Bagatelles pour un massacre*, figure tentaculaire, cosmopolite, dont l'arme est avant tout celle de la manipulation, principalement par les images (le cinéma, la publicité), possède le même pouvoir de malfaisance que les scélérats des *Cent vingt journées de Sodome*, membres de la noblesse et du clergé. Les victimes, chez Céline, sont aussi peu individualisées que celles du château de Silling ; elles sont à son image, celle du Français moyen, de « l'ethnie française ». Céline se met d'autant plus en position de victime qu'il se vit en ennemi public numéro 1 des Juifs, que ceux-ci voudraient tenter d'assassiner. Il est frappant de voir qu'en 1937, sous le Front populaire, la parution de *Bagatelles pour un massacre* ne fit pas vraiment scandale. Gide le trouva même trop peu sérieux pour être vraiment dangereux. Céline scotomise le fait que, dès 1933, les nazis légifèrent sur le statut des Juifs, en les ostracisant. Il parle de « jérémiade juive ». Son regard n'est tourné que vers l'Amérique et Hollywood, qui, manifestement, le fascinent. Il ne peut sans doute pas concevoir que l'entité toute-puissante qui le persécute puisse devenir elle-même persécutée.

Il ne faut pas célébrer Céline. Il faut, par contre, se souvenir du révélateur qu'il aura été de cette société délétère, celle qui encensa le docteur Alexis Carrel, prix Nobel de médecine en 1912, pour son eugénisme actif, autant que négatif, déployé dans *L'Homme, cet inconnu*, paru en 1935. Le mot d'ordre était : « La biocratie au lieu de la démocratie. » Le programme du docteur Carrel était limpide : « Il est nécessaire de faire un choix parmi la foule des

1. Au moins la mise en série de Sade et de Céline, sous les auspices sollersiens de *Tel Quel*.

hommes civilisés. Nous savons que la sélection naturelle n'a pas joué son rôle depuis longtemps. Que beaucoup d'individus ont été conservés [*sic*] grâce aux efforts de l'hygiène et de la médecine. Que leur multiplication a été nuisible à la race. » Et, pour les criminels, « un établissement euthanasique, pourvu de gaz appropriés, permettrait d'en disposer de façon humaine et économique. Le même traitement ne serait-il pas applicable aux fous qui ont commis des actes criminels ? Il ne faut pas hésiter à ordonner la société moderne par rapport à l'individu sain ». Le *best-seller* fut traduit en allemand l'année suivante. Extrait de la préface : « En Allemagne, le gouvernement a pris des mesures énergiques contre l'augmentation des minorités, des aliénés, des criminels. »

On ne sera pas étonné de découvrir que le docteur Carrel, après avoir adhéré au PPF de Doriot, fut nommé en 1941 par Pétain « régent de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains », fondation à laquelle se joignit le fondateur de l'IFOP, Jean Stoetzel, formé aux États-Unis par Gallup et qui devint chef du service des sondages et statistiques de la « Fondation Carrel », ainsi qu'on la désigna. Il ne pouvait y avoir de prophylaxie efficace sans données chiffrées sur les populations, en particulier les « minorités ». Le recensement devint donc nécessaire : celui des juifs des deux zones commença précisément en juin 1941.

Louis Destouches, alias Céline, était lui aussi médecin, « médecin des pauvres », hanté par les épidémies, les infections, au point de s'engager, comme propagandiste, dans la campagne contre la tuberculose animée par la Fondation Rockefeller, dès 1917, avant même d'avoir commencé ses études de médecine, lesquelles s'achèveront avec sa thèse : *La Vie et l'Œuvre de Philippe Ignace Semmelweiss*, en hommage à ce médecin hongrois qui subordina, dès le milieu du XIX^e siècle, l'origine infectieuse des fièvres puerpérales. Les deux grands fléaux sanitaires visés par la Fondation Rockefeller à la fin de la Grande Guerre étaient la tuberculose et la syphilis. L'éradication du bacille de Koch et du tréponème pâle (*Treponema pallidum*) a été amplifiée, en France, grâce à la création de l'Office public d'hygiène et de santé (OPHS). Louis Dausset, sénateur de la Seine, collaborateur de plusieurs journaux anti-dreyfusards et anti-maçonniques, fut nommé vice-président de l'OPHS et de l'Institut prophylactique. Cet institut avait été fondé en 1916 par Arthur Vernes, pour éradiquer la syphilis. Ce médecin sera l'auteur en 1935 de *S.O.S. pour la défense de la race*, qui paraîtra chez Maloine, honorable éditeur d'ouvrages médicaux, avec une préface d'Alexis Carrel. C'était l'époque où l'on confondait encore la syphilis congénitale avec une entité morbide nommée « hérédosyphilis », en phase avec la théorie de la dégénérescence, initiée par Moreau de Tours et Auguste Morel, reprise par Cesare Lombroso à propos de la prédiction criminogène. La dégénérescence était, selon ses tenants, la cause de nombreux troubles mentaux et neurologiques.

Ce n'est pas un hasard si, dans cette ambiance hygiéniste, le premier service ouvert dans un hôpital psychiatrique – ce qu'obtint Henri Rousselle, conseiller général de la Seine, en 1922 – fut baptisé « Service départemental de prophylaxie mentale ». Le dépistage des malades mentaux connaîtra, à l'instar de celui des tuberculeux et des syphilitiques, la mise en œuvre d'une politique d'Hygiène mentale, rattachée par le Front populaire à l'OPHS. Celle-ci perdurera sous l'Occupation. Elle sera alors complétée par la codification des troubles d'arriération chez les enfants, grâce à l'échelle d'intelligence de Binet-Simon, devenue aux États-Unis en 1916 la *Stanford Revision of the Binet-Simon Scale*, par l'inventivité de Lewis M. Terman, qui en fera la première application de masse de mesure du QI sur les soldats de l'armée américaine. Terman était fasciné par les enfants surdoués, auxquels il consacra de nombreuses études, dont *Genetic Studies of Genius*. Au début des années 1930, il rejoignit la Human Betterment Foundation, fondée à Pasadena en 1928 pour promouvoir et soutenir la promulgation de lois de stérilisation forcée en Californie. Un autre Américain s'illustra à la même époque par un antisémitisme débridé : Henry Ford. Le célèbre constructeur d'automobiles publia entre 1920 et 1927 des articles venimeux dans une feuille de chou qu'il avait achetée à cette intention. Il les réunira dans *The International Jew*. Ford, qui croyait dur comme fer (c'est le cas de le dire) à l'authenticité des *Protocoles des Sages de Sion*, rendait les juifs responsables de la Première Guerre mondiale et considérait que la réaction de l'Allemagne contre les Juifs était une mesure d'« hygiène politique ». Il écrivait : « La principale maladie du corps national allemand, c'est l'influence des Juifs. » Ceux-ci étaient un « germe » qui devait faire l'objet d'un « nettoyage ».

On comprend que le docteur Destouches, auteur d'un rapport sur les usines Ford à Detroit, lors d'une mission de la commission d'hygiène de la SDN en 1925, ait pu être fasciné par le système fordien, qui faisait trimer des « ouvriers dépourvus de sens critique et même de vanité élémentaire [...] main d'œuvre stable qui se résigne mieux qu'une autre ». Dans un article paru en 1928 dans *La Presse médicale*, il proposait de créer une « vaste police médicale et sanitaire » chargée de convaincre les ouvriers « que la plupart des malades peuvent travailler ». Son contrat à la SDN ne fut pas renouvelé.

L'antisémitisme de Céline s'exprime à partir de 1933, dans *L'Église*, pièce écrite un an après la mort de son père et la parution du *Voyage au bout de la nuit*. La figure paternelle est « suicidée » en 1936, dans *Mort à crédit*, avec la fin lamentable de l'inventeur raté, Courtial des Péreires ², fondateur d'un « Familistère rénové de la race nouvelle ». La porte est alors, pour ainsi dire,

2. Ce nom ne peut pas ne pas évoquer celui des frères Pereire, banquiers juifs, adeptes du saint-simonisme. Le « Familistère » est une utopie sociale de Godin (celui des poêles), influencé par les théories de Charles Fourier.

ouverte au délire antisémite, qui se déploie dans *Bagatelles pour un massacre*. « Le Juif » prend sa pleine consistance : cosmopolite, aucune frontière ne lui résiste, car, entriste, contaminateur comme une colonie bacillaire, il va infester l'organisme en une incubation silencieuse, avant même que l'infection se déclare : « [...] il vous possède jusqu'aux derniers leucoblastes ». De cette contamination, se déduit « l'enjuivement ». Le « Français » est une victime passive, presque consentante, par honte d'être provincial, inculte, mal dégrossi. En devenant parisien, « moderne, libéral, international, cosy-corner, démocratique », il s'enjuive d'autant. On voit déjà que ce qui fait la pointe du délire touche à la langue. La contamination de la langue, étrangement, ne se fait pas par intrusion et adjonction de mots ou de syntagmes étrangers, mais par dépouillement, par dépossession de la langue, qui devient la marque de l'enjuivement, et dont le résultat est le « français-lycée » : « Le plus dépouillé, le plus objectif des langages, c'est le parfait journalistique objectif langage Robot. » Sera complice de ce crime la quasi-totalité des écrivains français après Montaigne, responsables d'une « littérature en somme bien plus morte que la mort ».

Si j'avais quelque talent pour les récréations logiques, j'essaierais de formaliser un sophisme célinien, en opposition avec celui que Lacan intitula « Le temps logique » en 1945. Celui-là décrirait la machinerie de l'emprisonnement, à visée exterminatrice, d'individus (au sens de Strawson³), dont certains porteraient un signe distinctif visible : par exemple, une étoile jaune. D'autres seraient distingués par des caractéristiques morphologiques spécifiques. À quoi il conviendrait d'ajouter un troisième sous-ensemble : les porteurs du « germe » qui s'en méconnaîtraient affectés. Pour tous, le moment de conclure a souvent précédé l'instant de voir.

Parfois, les petits riens sont noirs⁴...

3. Cf. Peter F. Strawson, *Individuals : An Essay on Kant's Critique of Pure Reason*, tr. fr. *Les Individus*, Paris, Seuil, 1973.

4. Pas toujours blancs...

Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel
sont archivés sur le site de l'EPFCL-France
www.champlacanianfrance.net